See MMF 00.47

ANON. ?

Not in Barker

[illegible] BICKNELL.

ISABELLE,

OU

LA BONTÉ RÉCOMPENSÉE.

HISTOIRE ATTENDRISSANTE,

Destinée à instruire le beau Sexe en l'amusant;

Par l'Auteur de l'Homme bienfaisant & de l'Histoire de Lady Anne Neville.

Traduite de l'Anglois.

..... *By gentle Strokes of Art*
To raise the Genius, and to mend the Heart.
POPE.

A LONDRES.

M. DCC. LXXXI.

ISABELLE, OU LA BONTÉ RÉCOMPENSÉE.

DE toutes les vertus qui contribuent le plus au vrai bonheur de l'homme, la bonté eſt celle qui tient le premier rang. Elle porte avec elle ſa récompenſe en repandant la ſérénité dans l'ame, en la garantiſſant des paſſions qui la troublent & la tourmentent. En nous rendant chers à la ſociété, elle donne un charme irréſiſtible, qui ſe répand ſur tout ce que nous diſons & nous faiſons. Cette heureuſe diſpoſition s'annonce par des manieres affables & gracieuſes, accompagnées d'un

desir constant de contribuer, autant qu'il est en nous, au bonheur de tout ce qui nous environne. Pour qu'elle soit vraie & qu'elle produise ces heureux effets, il faut qu'elle soit fondée sur des principes; que l'ostentation, la vanité, les simagrées de la politesse n'y entrent pour rien, mais qu'elle ait pour base une bienveillance exempte de toute affectation. Les avantages qui résultent de cette divine qualité pour ceux qui en sont doués sont sans nombre, & parmi ces avantages on ne doit pas oublier celui d'en inspirer le goût aux autres. Elle bannit de l'ame tout ce qui peut la troubler, & nous procure des délices continus dans quelque état que nous puissions nous trouver, fussions-nous livrés à tous les maux qui peuvent fondre sur l'humanité. Semblable à la source d'où elle découle, elle rend le bien pour le mal, & tâche par une douce persuasion de rendre meilleur l'homme pervers qui l'a offensée, le plaignant & lui pardonnant, quand elle ne peut faire mieux.

Bien différente, la malice est funeste & à ceux en qui elle réside, soit naturellement, soit manque d'une bonne éducation, & à ceux qui sont obligés d'avoir quelque commerce avec le méchant. La malice remplit d'amertume tous les cœurs où elle habite. Elle n'a de plaisir que dans le mal qu'elle fait, plaisir qui sûrement ne peut être durable & qui entraîne après lui des tourmens sans nombre. Une humeur impérieuse & acariâtre & une austérité rebutante sont ses marques certaines, tandis qu'un mécontentement général se manifeste sur tous les visages de ceux qu'elle a le pouvoir de désoler. Les personnes en qui ce vice domine, portent par-tout avec elles un air sombre & contagieux. L'enjouement & la gaieté, la paix, l'harmonie & la joie fuient à leur approche, & l'on ne voit que discorde & confusion autour d'eux. La terrible chose que l'union indissoluble d'une personne de ce caractere avec une autre d'un naturel doux & paisible! Quel-

contraste entre un silence morne, des reproches amers & des contradictions assommantes d'une part, & des réponses douces, des éclaircissemens raisonnables & une conduite pleine de condescendance de l'autre ! Et cependant combien n'est pas préférable la situation de la femme qui sait souffrir sans faire d'éclat, à celle de l'homme violent, hautain & dénaturé qui la tyrannise ! La premiere, durant même la plus grande violence de la tempête, possede son ame en paix ; c'est un privilege de l'innocence qu'on ne sauroit lui ôter, tandis que l'autre, dominé par la colere, & peu satisfait de tous les maux qu'il lui fait endurer, quelque affreux qu'ils soient, sent, comme Prométhée, un vautour dévorant qui ne lui laisse pas un moment de repos.

Un caractere doux & complaisant prend imperceptiblement de l'ascendant sur l'esprit & adoucit le cœur le plus dur. Ses victoires sont souvent sans éclat ; mais en général elles sont sûres & permanentes.

Il y a quelque chose dans le cœur humain qui ne lui permet pas de résister toujours à une douceur & une bonté qui ne se démentent jamais. Elles répriment au moins en partie, les plus grandes dispositions à la colere; par elles l'indifférence est souvent convertie dans l'affection la plus vive; en un mot, le libertin que la voix du devoir & les sollicitations de l'amour n'avoient pu retenir, s'est souvent laissé gagner par le langage persuasif de la bonté, joint à une douceur à toute épreuve & à une complaisance soutenue.

Les lecteurs verront dans l'histoire qui va suivre, d'après des faits réels, un exemple de l'efficacité de cette disposition bénigne; ils verront l'aimable & vertueuse Isabelle ne pouvoir s'assurer du cœur de son mari, malgré les charmes d'une beauté rare & toutes les qualités estimables que la nature lui a prodiguées, & cependant le retirer des égaremens d'un amour illégitime, le rappeller dans

ſon chaſte ſein, & le rendre enfin à la vertu, à la paix & au bonheur, ſans avoir éclaté en plaintes ameres, ſans lui avoir fait des reproches ſecrets, ſans même lui avoir montré un viſage auſtere & triſte.

Sur les bords du Wal vivoit un Gentilhomme d'une famille ancienne & honorable, & à la tête d'un gros bien. La mort de ſa femme arrivée peu d'années après leur mariage, lui fit une obligation de veiller à l'éducation de deux filles qu'il avoit eues d'elle ; & comme il l'avoit aimée avec la plus tendre affection, il crut ne pouvoir lui donner une plus grande preuve de la ſincérité & de la conſtance de ſa tendreſſe qu'en la transférant à ſes enfans & en leur conſacrant tous ſes ſoins comme à ſes repréſentans. Il réſolut en conſéquence, quoique encore dans la fleur de ſon âge, de ne point ſe remarier, & de s'occuper uniquement de leur éducation; auſſi s'y appliqua-t-il avec tout le ſoin & toute l'aſſiduité poſſi-

ble, ne négligeant rien pour leur faire acquérir avec les connoiſſances utiles tous les genres de talens qui convenoient à leur rang.

Le nom de l'aînée étoit Henriette & celui de la cadette étoit Iſabelle. Malgré la proximité du ſang, un âge preſque égal & une éducation exactement la même, Il n'y auroit pas eu plus de différence dans leurs caractères & leurs penchans, ſi elles euſſent été élevées ſous des loix & des coutumes oppoſées. Toutes deux extrêmement belles, il y avoit de la différence dans leurs beautés comme dans leurs manieres. Les traits de l'une & de l'autre étoient de fideles emblêmes de leurs ames.

Henriette, avec une taille haute & majeſtueuſe, avoit un air impérieux & une dignité dans ſon maintien qui inſpiroient de la crainte. Les qualités de ſon eſprit étoient analogues à ſon extérieur. Connoiſſant les charmes dont la nature l'avoit favoriſée, elle ſe croyoit digne

d'un hommage univerſel, & vers ſa dix-huitieme année elle ſavoit déja tous les manéges de la coquetterie. Naturellement vive & gaie, elle n'étoit jamais plus heureuſe que quand elle étoit engagée dans quelque partie de plaiſir; elle recherchoit avec empreſſement tous les amuſemens que peut offrir une ville de province; mais elle ne tarda pas à s'en dégoûter. Le cercle de ſes plaiſirs lui parut trop étroit; elle deſira que ſon pere allât réſider à Londres, afin d'avoir des adorateurs en plus grand nombre.

Iſabelle, quoiqu'auſſi belle que ſa ſœur, étoit abſolument différente d'elle par ſes traits, ſon air & ſes manieres. Sa beauté étoit d'un autre genre: n'étant pas d'une taille tout-à-fait auſſi avantageuſe qu'elle, elle n'avoit pas non plus cet éclat qui excite l'admiration & qui tout d'un coup éblouit l'œil du ſpectateur; mais une douceur charmante répandue ſur toute ſa perſonne la dédommageoit amplement de ces ſortes d'agrémens, & rendoit ſes

conquêtes plus durables, quoique moins nombreuſes. Tandis que les amours & les graces ſe jouoient autour d'elle & ſembloient exciter le deſir, une innocence naïve, une réſerve modeſte éloignoient d'elle toute idée contre l'honnêteté, & lui ſervoient d'une garde plus ſûre contre un téméraire amant que ne faiſoit l'air impoſant de ſa ſœur. Une prudence beaucoup au-deſſus de ſon âge dirigeoit toutes ſes actions & ſervoit à tenir dans les bornes de la bienſéance la volage Henriette, qui, quoique plus âgée qu'Iſabelle, n'étoit pas à beaucoup près auſſi réſervée. Mais ce qui, plus que toute choſe, lui gagnoit tous les cœurs de ceux qui avoient le bonheur de la connoître, c'étoit ſon air naturellement affable & l'excellence de ſon caractere.

M. Floyd qui s'étoit donné toutes les peines poſſibles pour l'éducation de ſes deux filles, penſa à leur procurer des établiſſemens convenables dès qu'elles furent nubiles. Il auroit deſiré de les voir mariées

à quelques gentilshommes estimables du voisinage. En cela il avoit deux choses en vue, l'une de se délivrer du souci que tout bon pere éprouve en pareille conjoncture, l'autre de mettre la derniere main au plan de bonheur qu'il avoit formé pour elles. Sa terre étoit contiguë à celle de Sir Charles Harcourt, Baronnet très-riche, rempli d'honneur, & estimable à tous égards. La proximité de leurs domiciles & la ressemblance de leurs caracteres leur firent lier une connoissance dont le résultat fut une amitié à laquelle toutes les vicissitudes naturellement ordinaires aux liaisons humaines ne purent jamais donner la plus légere atteinte.

Sir Charles & Lady Harcourt n'avoient qu'un fils qu'ils avoient nommé Henri. Comme il étoit l'unique héritier de leurs grands biens, ils n'avoient rien épargné pour son éducation. Ses études faites ils l'avoit envoyé faire son grand tour, afin qu'aux connoissances qu'on acquiert dans les colleges il ajoutât celles qui convien-

ment à un homme de qualité. Henri, avec une figure intéressante & noble, une conversation & des manieres agréables, avoit plusieurs qualités estimables. Isabelle qui, à cause de l'intimité des deux familles avoit occasion de les voir tous les jours, fut touchée de son mérite, & son jeune cœur s'étoit livré sans qu'elle s'en apperçut. Souvent elle soupira avant d'imaginer la cause de ses soupirs, qu'elle eut soin de cacher tant qu'elle n'eut que des desirs vagues; mais lorsque Henri, prêt à partir pour son grand tour, lui fit ses adieux, elle ne put se dissimuler qu'il en étoit l'objet, & elle eut toutes les peines possibles pour empêcher ce jeune homme & sa famille de s'en appercevoir. Une indisposition soudaine, prétexte ordinaire des femmes pour cacher leur trouble, servit à Isabelle pour cacher le sien; mais l'œil pénétrant de son pere en sut démêler la cause. Dès que Henri & ses parens se furent retirés, il fit venir sa fille dans son cabinet, & là

lui parlant avec une douceur & une tendresse insinuantes, il lui arracha adroitement un secret qui jusqu'à ce temps lui avoit été étranger à elle-même.

Cette aimable enfant avoua en rougissant à son pere que depuis long-temps elle n'avoit point eu de plus grand plaisir que dans la compagnie de Henri, & que la crainte de la séparation qui venoit d'avoir lieu, étoit la cause de son chagrin. Cet aveu fut accompagné de si grandes marques d'innocence, que son pere ne voyant rien à condamner dans sa conduite, se réjouit beaucoup d'une découverte qui étoit, on ne peut plus, conforme à ses vues. Depuis long-temps il desiroit de voir cimenter l'amitié qui subsistoit entre les deux familles par le mariage de Henri avec une de ses filles; mais, comme il étoit bien éloigné de vouloir gêner les inclinations de celles-ci dans une affaire d'une aussi grande importance pour leur bonheur, & que, d'un autre côté, il auroit souhaité que ce projet eût été formé

d'abord dans la famille de ſon ami, il avoit gardé le ſilence ſur cet article, laiſſant au temps, ce grand ordonnateur des événemens, à régler celui-ci. Dès qu'il eut fait cette découverte & connu l'état du cœur de ſon Iſabelle, il ne balança pas à aller trouver Sir Charles, &, avec la liberté dont ils avoient toujours uſé entre eux, il lui fit part de ſes vues, lui témoignant le plaiſir qu'il auroit de voir leurs enfans unis, & lui diſant ce qu'il étoit dans le deſſein de faire à l'avantage du jeune couple. Le Baronnet trouva les offres de ſon ami tellement de ſon goût qu'il les accepta de bon cœur, & cédant à l'impatience de Mr. Floyd, qui ſouffroit de la mélancolie de ſa fille, il écrivit à Henri avant l'année révolue d'abréger ſon tour & de revenir dans ſa patrie pluſieurs mois avant le temps dont on étoit convenu lors de ſon départ.

Pour rendre l'abſence de Henri moins ennuyeuſe & moins longue, autant que faire ſe pouvoit, les deux peres réſolurent

de faire un voyage à la métropole, où ils devoient attendre son retour. Henriette voyoit avec chagrin sa cadette la devancer; mais, comme son cœur étoit moins susceptible que celui d'Isabelle & que ses admirateurs lui étoient tous également indifférens, elle se consola dans l'idée des plaisirs qui l'attendoient à Londres, où depuis long-temps elle aspiroit d'aller.

Henri étoit à Venise, jouissant des plaisirs du carnaval, quand il reçut la lettre de rappel de son pere. Sa figure intéressante, ses qualités aimables lui avoient attiré l'accueil le plus gracieux de la part des Dames Italiennes; aussi auroit-il mieux aimé voir prolonger le terme de son voyage que de le voir restreint si considérablement; mais, comme il s'étoit fait une regle de ne jamais résister à la volonté de son pere, & que, parmi les différentes liaisons qu'il avoit formées, il n'y en avoit aucunes auxquelles il tînt beaucoup, il se prépara à obéir aux ordres de Sir Charles.

Cependant le Baronnet & Mr. Floyd

étoient partis pour Londres avec leurs familles, & dans le dessein d'y faire un long séjour, ils avoient chacun pris une maison. Henriette qui attendoit avec impatience le moment de jouir des amusemens de cette ville, s'y livra avec des transports qui ne montrerent que trop son penchant à la coquetterie & aux plaisirs bruyans. Sa sœur Isabelle l'accompagna d'abord, mais sans être menée par les mêmes motifs. Les siens à elle étoient la curiosité & l'envie de ne pas paroître ignorante quand, dans les maisons où elle iroit, on parleroit de ces différens passe-temps qui, probablement, fournissoient beaucoup à la conversation. Mr. Floyd voyoit avec peine l'étourderie de sa fille aînée & tâchoit de la réprimer par tous les moyens que la prudence lui suggéroit. Malgré cela il désespéroit d'en venir à bout & commençoit à craindre pour sa vertu & sa réputation, lorsqu'un heureux hasard mit fin à son appréhension & délivra son cœur du poids affreux dont il étoit accablé depuis long-temps.

Le Lord Beauclair vit Henriette à une assemblée. Frappé de son air noble & majestueux, il éprouva des sentimens qui ne lui étoient pas ordinaires. Son admiration augmentant à chaque coup d'œil, à chaque geste de cette beauté séduisante, il ne se retira qu'après avoir été pleinement subjugué par ses charmes. De son côté, Henriette, voyant l'attention particuliere que lui donnoit le Lord, jouissoit de son triomphe & n'omettoit rien pour le rendre complet. Dès que son nouvel adorateur fut instruit qu'elle étoit fille d'un Gentilhomme qui datoit de Tom & étoit opulent, il alla voir Mr. Floyd & le pria d'agréer qu'il parût chez lui en qualité d'amant de sa fille, l'assurant qu'il faisoit un cas infini de son alliance, & s'engageant de faire à l'objet de sa recherche des avantages proportionnés à la violence de son amour. Le haut rang du Lord, ses immenses richesses & ses grands emplois auroient fait accepter ses offres, eût-il sollicité la main d'une Dame beaucoup plus qualifiée que

n'étoit Henriette; aussi Mr. Floyd ne lui fit-il aucune difficulté. Il demanda seulement le temps de consulter l'inclination de sa fille, protestant qu'il se trouvoit personnellement très-honoré de la déclaration du Lord, & se réjouissant au fond du cœur d'une offre qui mettroit fin à ses inquiétudes, en élevant sa fille à un rang si éminent. Il pouvoit être tranquille à l'égard de l'inclination de Henriette, car il ne lui eut pas fait cette proposition, que titres, armoiries, équipages magnifiques & tous les brillans accessoires de l'extrême opulence, passerent en revue devant son imagination active. L'envie de dominer dans les cercles & les assemblées, la facilité qu'elle espéroit avoir de réunir tous les plaisirs autour d'elle, l'auroient fait consentir à épouser l'homme le plus vieux & le plus dégoûtant.

Mais il s'en falloit beaucoup que le Lord Beauclair fût désagréable, soit dans sa personne, soit dans ses manieres. Il est vrai qu'étant beaucoup plus âgé qu'Hen-

riette, son goût étoit pour les plaisirs sérieux & raisonnables, & non pour les amusemens frivoles & la dissipation; c'est pourquoi, s'il eût connu le foible de son amante, on auroit pu dire qu'il n'étoit pas possible qu'il fît un plus mauvais choix. Mais qu'il en est peu qui, dans ces sortes d'occasions, fassent usage de leur jugement & de leur prudence! Aveuglé par l'amour, on ne fait pas attention qu'une femme, si elle n'est vertueuse, modeste & sage, eût-elle d'ailleurs toute la beauté & les graces possibles, sera pour un époux une source de tristesse & d'angoisse. Henriette, à qui la sensibilité de sa sœur étoit étrangere, & qui n'étoit remuée que par les impulsions de la vanité, ne put donc cacher ses transports à l'idée de la brillante perspective qui lui étoit offerte, & eut besoin d'une grande vigilance sur elle-même, pour ne pas laisser voir au Lord Beauclair à quel point ses hommages la flattoient. Isabelle, bien loin d'imiter son aînée qui avoit marqué de l'humeur de

ce qu'elle devoit se marier avant elle, félicita Henriette avec sa bonté ordinaire de la conquête qu'elle avoit faite, & se réjouit bien sincérement d'un établissement si avantageux & si conforme au goût & aux desirs de sa sœur : une autre satisfaction qu'elle eut encore, ce fut de penser que le sang-froid & la prudence du Lord serviroient de contrepoids à la gaieté & à l'indiscrétion de sa sœur.

Rien ne sembloit plus mettre d'obstacle à l'accomplissement de leurs desirs mutuels que l'absence de Henri, dont on étoit convenu d'attendre l'arrivée, afin que les deux mariages étant célébrés en même temps, la joie fût plus générale. Isabelle attendoit avec impatience l'heure qui devoit lui rendre l'objet de toute sa tendresse. L'espérance, soutenue des consolations continuelles de Ladi Harcourt, qui, depuis long-temps, lui tenoit lieu de mere, pouvoit à peine l'empêcher de succomber aux frayeurs qui accompagnent ordinairement le véritable amour. Enfin,

l'heure tant desirée arriva & mit dans ses bras l'ami tendre & affectionné, mais non l'amant passionné, dans l'homme qui lui étoit destiné pour époux. Depuis que Henri avoit reçu la lettre de son pere, qui contenoit l'ordre de son retour & les motifs qui occasionnoient son rappel, il avoit fait tout ce qui étoit en son pouvoir pour que son cœur se soumît gaiement à la volonté de son pere. Sa raison lui disoit bien des choses pour le porter à cette complaisance. Le plaisir que l'union proposée feroit à son ami, Mr. Floyd, qu'il avoit toujours estimé, & la considération que la tranquillité de sa fille dépendoit de son consentement, étoit des motifs presque assez forts par eux-mêmes pour l'engager à sacrifier son propre bonheur, lors même que cette conséquence eût été inévitable. Mais, loin de-là, il avoit lieu d'espérer tout le contraire. Il voyoit très-bien qu'Isabelle avoit en partage la beauté, l'esprit & toutes les qualités aimables qui doivent rendre un hom-

me heureux; il ſentoit pourtant pour ce mariage une certaine répugnance dont il ne pouvoit concevoir la cauſe. Comme ils avoient été élevés enſemble dès leur enfance, il l'aimoit comme ſa ſœur; mais ce n'étoit pas là cette vive ardeur néceſſaire pour produire une paſſion durable. Cependant à force de s'occuper des perfections d'Iſabelle & de ſentir ce qu'exigeoit de lui le devoir filial, vertu qui en lui l'emportoit ſur toute autre, ſon cœur ſe trouva aſſez bien diſpoſé quand il arriva en Angleterre. Il réſolut d'obéir gaiement aux ordres de ſon pere & de ſe ſoumettre aux décrets de la deſtinée. En conſéquence il affecta un air ſatisfait qui n'étoit qu'apparent, & conſentit à ce que la cérémonie du mariage fût fixée à quelques jours de là. Iſabelle fut dupe de l'affection qu'il lui témoignoit, & ſe crut arrivée au dernier terme de bonheur que peut comporter l'humanité. Qu'elle ſe trompoit! Avec quelle viteſſe s'évanouiſſent les eſpérances les plus flatteuſes & les plus juſtes!

Comme le plaiſir fuit loin de nous, quand nous ſommes prêts à l'atteindre ! Tendons-nous la main pour recevoir le prix pour lequel nous avons combattu, un autre nous l'arrache. Le mérite & la juſte confiance qu'il inſpire n'en peuvent aſſurer la poſſeſſion.

Dès que les contrats furent revêtus de toutes leurs formalités & qu'on eut fait les préparatifs néceſſaires pour cette grande fête, la cérémonie des nôces ſe fit avec toute la magnificence convenable à des perſonnes de leur rang. Le jour qui devoit unir des caracteres ſi peu faits les uns pour les autres, on vit éclater une joie univerſelle ſur tous les viſages, comme il arrive en pareille occaſion quand on croit entrer dans la carriere du bonheur, & quand, peut-être, le cœur eſt ouvert à la joie la plus pure dont il ſoit ſuſceptible. Sir Charles Harcourt & ſa femme ſe réjouiſſoient avec M. Floyd de la diminution de leurs ſoucis paternels, de l'agréable perſpective du bonheur de leurs en-

ſans & de l'eſpoir de voir augmenter leur poſtérité. La joie du Lord Beauclair dans ce jour ſolemnel étoit celle d'un homme de bon ſens, dans l'enthouſiaſme de la paſſion, qui, malgré tous ſes efforts pour éloigner de lui toute penſée fâcheuſe, ſent ſouvent du vuide dans ſes illuſions, & preſſent en ſoupirant l'inſtabilité des jouiſſances humaines, la ſucceſſion infaillible de la peine au plaiſir, & la fragilité de la beauté. Henriette n'étoit occupée que de ſa toilette, du triomphe de ſes charmes & de ſa future grandeur. Henri, ſans reſſentir ces tranſports inexprimables, partage ordinaire de ceux qui déja unis par les liens de l'amour, ſont ſur le point de l'être par ceux de l'hymen, n'étoit cependant pas inſenſible aux plaiſirs dont il alloit jouir. Hé! quel eſt l'homme à qui la charmante Iſabelle n'auroit pas inſpiré des deſirs! Mais le deſir ſeul excitoit ſes ſens; & le deſir ſans le véritable amour ne promet point de joie durable. Son aimable épouſe, au contraire, le cœur plein

de bonté, d'innocence & d'amour, sentoit la douce satisfaction qu'éprouve une ame sensible à la vue des visages rians qui l'entourent. Heureuse de son bonheur, heureuse de celui de ses amis, elle étoit dans une espece d'enchantement. Ainsi, chacun contribuoit de son côté à la joie & à l'harmonie, & quoique affecté différemment, n'en jouissoit pas moins du moment présent.

Les fêtes ordinaires, en pareille occasion, étant finies, chacun se retira chez soi. Henri prit alors possession d'une jolie maison que son pere lui avoit fait préparer près de St. James, & il y passa quelques mois dans une tranquillité qui a bien ses agrémens. S'il ne sentoit aucun des transports de l'amour, il n'éprouvoit aussi aucune des inquiétudes & des peines qui sont inséparables de cette passion, même dans son état le plus heureux. Il avoit pour Isabelle tous les égards, toute la complaisance possible, & prévenoit ses desirs en toutes choses. Tout cela étoit mis sur le

compte

compte de l'amour par la jeune Dame, qui, manquant d'expérience, n'imaginoit pas qu'en fait d'amour il fût possible de feindre. La tendre affection qu'elle avoit pour son mari lui faisoit regarder toutes ces attentions comme un retour qui lui étoit dû, &, si elles eussent continué, elles lui auroient tenu lieu d'une véritable passion. Mais ce bonheur même ne devoit pas tarder à lui être ravi.

C'est une observation commune, & néanmoins très-juste, qu'il est très-peu de personnes qui échappent à la tyrannie du fils de Cypris. Tous les hommes doivent, au moins une fois dans leur vie, porter ses chaînes. Peut-être y a-t-il quelques exceptions à cette regle, mais certainement Henri n'en fut pas une. Malgré l'indifférence où il avoit vécu jusqu'alors; malgré le mérite & les réclamations du devoir, l'amour décocha dans son sein une de ses flèches les plus aigues & les plus envenimées, & porta dans son cœur tout le trouble auquel se complaît ce Dieu

malin. Sa charmante femme venoit de lui donner un fils, ce qui auroit dû augmenter leur affection mutuelle, si du côté d'Isabelle elle eût pu l'être; & les deux familles se réjouissoient d'un événement si desirable, lorsqu'un attachement criminel empêcha Henri de prendre part à la joie commune avec autant de sincérité qu'il eût fait sans cela.

Un soir qu'il s'ennuyoit chez lui, durant l'indisposition de sa femme, il alla se promener seul au Ranelagh. Après y avoir fait plusieurs tours, se sentant fatigué, il s'assit sur un banc auprès de deux Dames qui l'une & l'autre lui parurent d'une beauté ravissante. Une d'elles sur-tout attira son attention & lui sembla avoir des charmes qu'il n'avoit rencontrés nulle part. Un coup d'œil de cette belle inconnue fit dans un moment ce que n'avoient pu opérer tant de beautés avec lesquelles il s'étoit trouvé tant en Angleterre que dans les pays étrangers, ni même les graces & les caresses touchantes de son Isabelle. Une

douce langueur répandue fur fon vifage & un foupir involontaire annoncent fon trouble. Il fût long-temps resté dans une efpece d'extafe, fi tout d'un coup il n'eût réfléchi que les momens étoient précieux & que dans quelques minutes il pourroit être féparé pour toujours de cet objet charmant. Allarmé à cette idée, il tâcha de fe poffeder, & prenant cet air poli & gracieux qu'il avoit acquis dans fes voyages; il entama une converfation qui parût beaucoup plaire aux deux Dames. Enhardi par la maniere engageante avec laquelle elles répondirent à fes premiers propos, il fe hafarda de leur faire quelques complimens, ayant enfin recouvré fon éloquence naturelle, mais non fa tranquillité, il répandit beaucoup d'agrément dans l'entretien qu'il eut avec elles. Il vit avec plaifir qu'elles n'étoient rien moins que des prudes : qu'au contraire elles recevoient fes civilités en Dames du bon ton, & qu'elles lui donnoient tout l'encouragement que la briéveté de leur con-

noiſſance pouvoit permettre. Comme la pauſe qu'il fit avec elles fut courte, il fut obligé de les conduire à leur voiture avant de s'être aſſez fait connoître pour pouvoir décemment leur demander la permiſſion d'aller leur faire ſa cour chez elles. Il n'eut pas perdu de vue leur équipage qu'il ſentit que tous les ſymptômes de l'amour, avec tous les ſoucis cruels qui accompagnent cette paſſion, s'étoient déja emparés de ſon cœur. Après leur départ il reſta immobile durant quelques momens & ne revint à lui qu'à la vue de ſon propre équipage qui venoit le reprendre. Il s'y élança auſſitôt & donna ordre au cocher de prendre le chemin qu'avoit pris la voiture de ces Dames; mais, dans le tumulte & la confuſion ordinaires en pleine nuit, il fut impoſſible au domeſtique de le diſtinguer à la deſcription que lui en fit ſon maître, & il fut obligé de renoncer à le pourſuivre.

Henri, de retour chez lui, ne tarda pas à ſe mettre au lit : non pas qu'il eût envie de repoſer; car l'image de l'aimable nconnue, ſans ceſſe préſente à ſon eſprit,

ne lui permit pas de fermer les yeux. Surpris du changement qui s'étoit tout d'un coup opéré dans son cœur & en avoit banni la tranquillité dont il s'étoit tant de fois vanté, en vain il appella la raison à son aide ; en vain il se rappella le nœud sacré qui l'unissoit à Isabelle & le retour qu'il devoit à sa tendresse, il fit la fatale expérience que la voix de la raison & les réclamations du devoir sont foibles & impuissantes contre la magie de l'amour, quand une fois on l'a laissé prendre possession d'un cœur. Le jour parut sans qu'il eût fermé la paupiere. Dans quel état l'amour l'avoit déja réduit ! Son visage portoit l'empreinte du trouble de son esprit, de l'agitation de son ame & de de la fatigue de l'insomnie. Peu de temps après qu'il fut levé, il fit sa visite ordinaire à Isabelle qui étoit encore détenue à sa chambre ; mais la vue de celle qui avoit de si justes droits à sa tendresse & qui la méritoit à tant de titres, en réveillant ses remords, ne fit qu'augmenter ses tour-

mens. Allarmée à la moindre nuance de tristesse qu'elle croyoit appercevoir sur le front de son cher Henri, elle lui demanda avec bonté ce qui occasionnoit celle-ci. Un subterfuge appaisa les craintes d'Isabelle sans rien diminuer de ses propres agitations; car il fut obligé de mettre fin à ses questions par un mensonge, & pour la premiere fois il transgressa les saintes loix de la vérité.

Vers midi il alla faire un tour au parc, plutôt pour faire diversion à son chagrin & dissiper le trouble de son esprit que dans l'espoir d'y voir l'objet de sa flamme criminelle. Cependant, à peine fut-il entré dans le mail qu'il apperçut son inconnue, accompagnée de la même Dame qui la veille étoit avec elle au Ranelagh, & d'un Monsieur qu'il connoissoit un peu. Quelque légere que fût cette connoissance, c'en fut assez, avec la rencontre accidentelle du soir précédent, pour lui faire prendre la liberté d'aborder ces Dames, & l'accueil qu'on lui fit lui donna lieu de

juger qu'elles n'en étoient pas mécontentes. Heureusement ce Monsieur étoit fort occupé à compter des douceurs à l'autre Dame, de sorte qu'il eut toute la facilité possible d'entretenir celle qui s'étoit rendue maîtresse de son cœur. Il lui dit mille choses galantes, & sut tellement lui plaire qu'elle l'invita aux assemblées qui se tenoient souvent dans sa maison. Il sut quel étoit son caractere en apprenant quel étoit son nom. Il ne l'avoit jamais vue jusqu'à la rencontre de la veille ; mais la voix publique l'avoit instruit que Miss Caroline Danvers jouissoit d'une grosse fortune ; que ses pere & mere étant morts, tandis qu'elle étoit extrêmement jeune, elle étoit restée entre les mains de tuteurs qui avoient eu soin de lui donner toutes sortes d'instructions, d'agrémens ; mais qui avoient négligé la culture de son cœur, qu'étant entrée de très-bonne heure dans le tourbillon du monde, elle s'y étoit fait un nom par ses brillantes folies, & qu'elle étoit à la tête de ce qu'on appelle le *beau*

monde. On lui avoit dit encore qu'elle ne s'étoit pas deshonorée jusqu'alors; mais que la ville, témoin de son étourderie, de son imprudence & de son penchant à la coquetterie, attendoit avec impatience la nouvelle de quelque faux pas, qu'elle inséreroit avec plaisir dans sa chronique scandaleuse, & qui lui fourniroit pendant une semaine ou deux de quoi égayer la conversation à ses dépens. On juge bien qu'une femme de ce caractere donna à Henri tout l'encouragement qu'il pouvoit desirer, & que la coupable passion de celui-ci ne pouvoit mieux choisir son objet dans cette conjoncture. Il ne différa pas à se rendre à la charmante invitation qu'elle lui avoit faite, & une fois qu'il eut mit le pied dans la maison de sa déesse, il s'y établit si bien qu'il n'en partoit presque pas & qu'il n'y étoit pas plus gêné que chez lui. Quelque part qu'elle allât, il étoit toujours à ses côtés; enfin il sut si bien faire sa cour qu'il se vit bientôt préféré à tous ses concurrens.

Les amis de Caroline lui repréfenterent combien il étoit indécent d'avoir toujours près d'elle un homme marié; mais dédaignant leurs remontrances, elle leur répondit d'un ton hautain que, n'ayant aucun reproche à fe faire, elle fe foucioit peu de ce que pouvoit penfer le public, qu'elle n'avoit d'autres vues en fouffrant les affiduités de Henri que d'avoir quelqu'un qui l'accompagnât aux affemblées & aux fpectacles; qu'il lui fembloit peu important que ce fût un homme marié ou non marié qui lui rendît ce fervice; auffi ne s'étoit-elle point informée s'il l'étoit ou ne l'étoit pas. Une réponfe fi ferme ferma la bouche à ceux qui s'intéreffoient à fa réputation, & elle recueillit librement les fruits de fon imprudence. Il eft probable que fes intentions étoient alors telles qu'elle les annonçoit, & que, quoiqu'il n'y eût ni réferve, ni prudence dans fa conduite, fa confcience néanmoins ne lui reprochoit rien; mais il eft trop dangereux de jouer fur le bord du précipice.

L'expérience nous apprend que d'une grande intimité entre de jeunes personnes d'un sexe différent, résulte ordinairement une liaison trop étroite. Qu'il est difficile de se tenir dans les bornes de l'amour platonique ! Quelque attention qu'apportent les belles dans le choix de leurs amis, un doux poison passe bientôt d'un cœur dans un autre & bannit enfin toute considération qui s'oppose au plaisir. C'est ce qui arriva à Caroline : elle ne put rester longtemps insensible aux qualités aimables de Henri ; quoique sous la garde de la vanité, quoique accoutumée aux hommages d'une infinité de courtisans, uniquement occupés à la louer & à la flatter, elle ne put résister aux attaques vives & souvent réitérées de cet homme dangereux. Egalement sourde aux avis de ses amis & aux cris de la vertu, elle écouta avec plaisir ses propos séduisans, & l'honneur ne fut plus compté pour rien.

Ce couple insensé se livra avec si peu de réserve aux criminels transports de l'a-

mour, que ne regardant plus leur réputation comme quelque chose d'intéressant, il brava hardiment le cri public. Aussi leur intrigue ne resta-t-elle pas long-temps secrette ; aussi la langue empressée du scandale divulgua-t-elle promptement l'indiscrétion & la chûte de Caroline ; elle devint l'objet des sarcasmes malins dont retentissoient toutes les tables de jeu ; toutes les femmes qui avoient mieux réussi à cacher leurs intrigues, ne cesserent de la déchirer jusqu'à ce que l'indiscrétion de quelqu'autre leur fournît un nouveau sujet pour exercer leurs mauvaises langues.

La pauvre Isabelle vit avec chagrin le changement de son Henri. Ses longues & fréquentes absences lui causerent de l'inquiétude. Ajoutons que l'embarras & la confusion, compagnes ordinaires de toute ame coupable, donnoient à celui-ci un air gêné qui ne pouvoit échapper à l'œil vigilant de l'amour. Une ame innocente ne connoît guère la défiance : Isa-

belle, loin de deviner la caufe du trouble de fon mari, l'attribua à quelque indifpofition ou à quelque fouci domeftique. Elle le pria avec la plus tendre follicitude de lui révéler la caufe de l'abattement qui répandoit fur fa phifionomie, autrefois fi gaie, un air de trifteffe fi fenfible, & le conjura de dépofer fes peines dans fon fein. Quelques larmes coulant en même temps fur fes belles joues, rendoient fes prieres encore plus touchantes & auroient amolli un cœur moins aliéné. Durant quelque temps il tâcha d'éluder fes queftions; lui marquant une certaine complaifance, & même quelque apparence d'affection, pour faire ceffer fes larmes; mais à la fin s'impatientant & repouffant avec aigreur & emportement la tendre inquiétude de fa digne époufe, il la traita avec dureté & fans aucun ménagement. Ce procédé, tout révoltant qu'il étoit, ne lui attira aucune plainte, aucun reproche de fa part. Sa bonté naturelle ne lui permettoit pas de donner une interprétation défavorable à

tout ce que disoit ou faisoit son cher Henri, & elle conservoit un air de gaieté qu'elle avoit quelquefois de la peine à soutenir. Son fils avoit une ressemblance parfaite avec son mari, ce mari si tendrement aimé. C'étoit en donnant tous ses soins à ce cher enfant, qu'elle se dédommageoit en quelque façon de l'absence du pere, & il sembloit qu'elle redoubloit d'attention & de caresses pour l'un, à mesure que l'autre lui retiroit sa tendresse.

Tandis que la bonne & fidelle Isabelle déploroit en secret l'aliénation du cœur de son Henri, l'imprudente Caroline faisoit trophée de sa conquête & consacroit à l'amour tout son temps & toutes ses pensées. Son amant, non moins aveuglé par la passion, se laissoit entraîner par le torrent d'un plaisir trompeur; & insensible à la perte de sa réputation, au chagrin de son pere & aux larmes d'Isabelle, renonçoit à des jouissances bien plus pures & plus réelles, je veux dire celles de la vertu.

Si nous détournons maintenant les yeux sur Lord & Lady Beauclair, nous n'aurons pas une plus belle perspective de bonheur. C'est la conformité des caracteres & des goûts qui rend le mariage heureux; & il n'y en avoit aucune entre ces deux époux. La prévention qui avoit aveuglé Lord Beauclair sur le compte d'Henriette ne fut pas plutôt dissipée, qu'il commença à s'appercevoir qu'elle s'étoit formée un plan de bonheur tout différent du sien. Il avoit toujours regardé les plaisirs domestiques comme la plus pure, la plus douce, la plus vive & la mieux sentie de toutes les jouissances; mais ces plaisirs n'étoient nullement du goût de sa femme : une suite continuelle d'amusemens frivoles, une table de quadrille, l'encens d'une foule d'élégans, étoient dans sa maniere de penser ce qui constituoit le bonheur suprême. Placée dans la position la plus avantageuse pour cela, elle résolut de mettre bien à profit tous les momens, & de

ne pas souffrir la moindre contrainte dans la riante carriere où elle étoit entrée. Le résultat de cette opposition de sentiment fut que tandis que Lord Beauclair ne pouvoit être heureux hors de sa maison, Henriette s'y ennuyoit à la mort, à moins qu'elle n'y fût entourée d'une compagnie nombreuse. A peine sa toilette, article essentiel qui lui emportoit un temps considérable, à peine sa toilette étoit-elle finie, qu'il lui tardoit de monter dans sa voiture pour se rendre à quelque assemblée, qu'elle ne pouvoit plus se résoudre à quitter que quand la nuit étoit fort avancée. Accablée de fatigue & de sommeil quand elle étoit de retour chez elle, le moindre bruit qui troubloit son repos lui donnoit de l'humeur & la mettoit en colere. Ainsi son mari étoit entiérement privé de cette volupté pure dont il comptoit jouir dans la société de la compagne dont son cœur avoit fait choix. En épousant la belle Henriette, son imagination exaltée lui avoit offert la plus charmante

& en même temps la plus ſûre perſpective de bonheur qui fut jamais. Sa vie n'alloit plus être qu'un cercle de jouiſſances de toute eſpece : ſon épouſe & lui n'ayant qu'une même volonté, aucun d'eux ne devoit faire aucune partie, chercher aucun amuſement qui ne fuſſent communs à l'un & à l'autre. De leur tendreſſe mutuelle alloit jaillir une ſource intariſſable de délices. L'orgueil encore (celui-ci eſt bien pardonnable) ajouteroit à ſes jouiſſances; c'étoit de paroître en public avec le tréſor dont il étoit en poſſeſſion. Telles étoient les idées illuſoires dont ſe repaiſſoit le Lord Beauclair; mais il ne tarda pas à s'appercevoir combien il s'étoit abuſé & que tout cela n'étoit qu'un beau ſonge, qui même avoit été de courte durée. Ladi Beauclair reſpectoit trop la mode pour ſouffrir qu'on la vît en public avec ſon époux; & afin de ſe conformer avec la plus ſcrupuleuſe exactitude aux folies en uſage dans le grand monde, elle ne paſſoit qu'une très-

petite partie de ſon temps dans ſa ſociété. On juge bien que la conduite imprudente d'Henriette occaſionna un ralentiſſement conſidérable dans l'attachement de ſon mari pour elle. Cependant il l'aimoit encore aſſez pour être pénétré juſqu'au fond de l'ame de ſon indifférence. Il s'étoit flatté que, ſenſible à ſes bontés, ſes prévenances, ſes témoignages de tendreſſe de toute eſpece, elle lui rendroit amour pour amour; il avoit auſſi compté que quand le cours des viſites & autres cérémonies d'uſage aux noces des perſonnes de leur qualité ſeroit fini, Ladi Beauclair excédée de ces plaiſirs tumultueux ſeroit bien-aiſe de jouir de quelque repos pour ſe délaſſer de la fatigue qu'elle avoit eue. Mais, loin de-là, il obſerva qu'elle continuoit le même train avec une ardeur infatigable, ſemblable à celui dont l'appétit augmente en mangeant; & qu'au lieu de paroître ennuyée de cette ſucceſſion rapide de viſites & de fêtes, elle n'avoit fait que ſe mettre en haleine

pendant qu'elles avoient duré. Il employa d'abord les careſſes & la douceur pour la faire renoncer à ſes folies ; mais voyant l'inutilité de ces moyens, il fut obligé d'avoir recours à d'autres plus ſéveres. Il lui dit avec un ton d'autorité dont en toute autre occaſion il ſe ſeroit bien gardé, qu'il prétendoit qu'elle lui donnât plus de temps & qu'elle s'occupât davantage à régler l'intérieur de ſa maiſon. Henriette, pour qui les prieres & les plaintes étoient également inutiles, ſur un article dont elle faiſoit dépendre ſon bonheur, écoutoit les fréquentes harangues de ſon mari avec un ſang-froid dont il avoit lieu d'être révolté ; cependant, malgré tant de défauts qu'il avoit à lui reprocher, il ne pouvoit pas l'accuſer de manquer de ſincérité. Toujours pleine de franchiſe, elle ne l'amuſa jamais par des promeſſes de ſe corriger, tant qu'elle ſe ſentit trop vivement entraînée par ces plaiſirs frivoles pour penſer à la retraite.

Il eſt peu d'hommes qui en cette oc-

casion n'eussent usé de représailles, & qui, ne consultant que la vengeance, ne se fussent eux-mêmes jettés à corps perdu dans la dissipation & la débauche, sans égard à ce qui en auroit pu résulter. Lord Beauclair pensoit différemment : il avoit trop de prudence & de bon sens pour donner dans les travers qu'il blâmoit dans les autres. Il combattoit sans relâche ceux de sa femme en leur opposant toutes les raisons qu'une connoissance approfondie du monde lui suggéroit, & si ses efforts étoient infructueux, au moins trouvoit-il quelque consolation dans la droiture de ses intentions, & dans la pensée qu'il méritoit un meilleur sort. Une satisfaction lui restoit encore, qui lui rendoit plus supportable cette pénible tâche, c'est qu'il étoit convaincu qu'on pouvoit reprocher à Henriette beaucoup d'imprudences, mais pas une faute essentielle. Il étoit persuadé au contraire que ses imprudences ne venoient que de ce qu'elle étoit naturellement étourdie, défaut dont

le temps & l'expérience la corrigeroient vraisemblablement. Néanmoins, quelque pureté d'intention qu'il lui supposât, il trembloit qu'elle n'ouvrît les yeux trop tard, toutes les fois qu'il pensoit aux dangers que couroit sa vertu, aux tentations qu'il lui falloit sans cesse combattre, aux artifices & aux pieges des séducteurs qui l'entouroient, en un mot à la fragilité de la nature humaine.

Durant plusieurs mois Lord Beauclair ne laissa éclater son mécontentement qu'aux yeux de celle qui le causoit, & avec une bonté qu'elle méritoit peu, cacha ce fatal secret au pere d'Henriette. De son côté, Mr. Floyd s'étoit apperçu depuis long-temps de la conduite inconsidérée de sa fille, & il gémissoit de voir que l'élévation de son rang, loin de la rendre plus circonspecte, ne sembloit servir qu'à augmenter son étourderie; mais comme il avoit toujours eu une grande opinion des lumieres & de la prudence de Lord Beauclair, il n'avoit pas jugé à

propos de toucher un point ſi délicat. Cependant le poids qui peſoit ſur le cœur de ſon gendre étoit trop peſant pour que la triſteſſe de celui-ci reſtât entiérement concentrée; Mr. Floyd en devinant aiſément la cauſe, crùt qu'il étoit de ſon devoir de tâcher d'y apporter remede. Dans ce deſſein il alla voir Lord Beauclair, & lui laiſſant entrevoir ſes ſoupçons, lui demanda en grace d'épancher ſon cœur dans le ſein d'une perſonne qui, aùtant comme ami que comme allié, deſiroit avec toute l'ardeur poſſible de le voir heureux. Le Lord, ainſi preſſé, ne put ſe diſpenſer de lui ouvrir ſon ame; mais il uſa de tant de ménagement dans ſes plaintes en expoſant les mécontentemens qu'il avoit de Ladi Beauclair, que Mr. Floyd eut tout lieu d'admirer l'excellence de ſon caractere, & d'être convaincu qu'il méritoit un meilleur ſort. Tout ce qui pouvoit ſoulager ſon ame oppreſſée, il le lui dit avec le plus tendre intérêt, & n'eut rien de plus preſſé en le

quittant, que d'écrire à sa fille. Ses remontrances & ses reproches étoient si pleins de douceur & de bonté, il lui parloit en des termes si touchans comme pere & comme ami, qu'il n'étoit pas possible de n'y pas être sensible avec un cœur naturellement droit, quelque perverti qu'il fût d'ailleurs par la vanité & l'amour de ce qu'on appelle mal à propos plaisir. Sa lettre fit donc impression sur Ladi Beauclair, mais une impression passagere & momentanée ; toutes les sages résolutions qu'elle lui fit prendre s'évanouirent dès la premiere occasion qui se présenta de recommencer ses folies, & les douces remontrances de ce bon pere furent bientôt bannies de son esprit.

Mr. Floyd ne se fut pas plutôt acquitté de ce devoir paternel envers une de ses filles, qu'il courut chez l'autre, où le même cas, mais dans un sens opposé, requéroit aussi son entremise. La voix publique lui avoit appris l'infidélité de Henri à Isabelle & son intrigue avec Ca-

roline; mais sa fille ne s'étant jamais permis le moindre murmure contre son mari, tant devant lui que devant tous ceux qui la voyoient ordinairement, il ne savoit trop qu'en croire. Il la trouva avec son fils sur ses genoux, contemplant les larmes aux yeux la vive ressemblance de ce cher enfant avec son pere, dont les longues & fréquentes absences la remplissoient d'amertume. Cet incident sembloit confirmer ses craintes, mais la prudence lui défendant de dévoiler si précipitamment une chose qui étoit peut-être encore un secret pour sa fille, il parut surpris de ses larmes & lui demanda d'un ton fort affectueux quelle en pouvoit être la cause. Isabelle, fâchée d'avoir été trouvée par son pere dans une situation si touchante, & craignant qu'il vînt à pénétrer dans son cœur & y vît le chagrin qui la consumoit, prit à l'instant un air gai, attribuant ses pleurs à un excès de tendresse qui la remuoit prodigieusement toutes les fois qu'elle com-

temploit l'image de ſon cher Henri dans les traits de ſon fils. Ainſi cette femme eſtimable, en voilant une partie de la vérité, cacha la défection de ſon mari à une perſonne dont elle auroit bien voulu lui épargner les reproches.

Satisfait de la raiſon qu'elle lui allégua, & trompé par ſon air enjoué, Mr. Floyd conclut qu'elle n'avoit réellement aucun ſujet de plainte contre ſon mari & que tout ce qu'on lui avoit raconté à ce ſujet étoit un bruit ſans fondement qui circuloit parmi un public malin & envieux. Il lui parla enſuite des imprudences de ſa ſœur & des chagrins qu'elle cauſoit à ſon digne époux, dont il exalta l'excellent caractere & l'indulgente bonté. Iſabelle, naturellement remplie de bonté, déplora les foibleſſes de ſa ſœur, & partageant bien ſincérement la peine qu'en reſſentoit ſon pere, donna un libre cours à des larmes dont elle oſoit avouer le motif. Elle avoit dans tous les temps blâmé dans ſa ſœur une étourderie & une vanité

vanité qu'elle prévoyoit devoir croître & se fortifier avec l'âge & lui attirer infailliblement bien des disgraces. Ses avis auroient dû faire d'autant plus d'impression sur Henriette & opérer d'autant plus vivement sur son cœur, qu'Isabelle, quoique plus jeune, les appuyoit fortement de son exemple. Si elle l'eût suivi, cet exemple, ce mécontentement de son mari n'auroit pas eu lieu, & elle auroit mérité d'être comptée parmi les femmes vraiment estimables. Isabelle, depuis leur mariage n'avoit point discontinué de faire usage de la liberté que lui donnoit la qualité de sœur, de lui dire son sentiment, & en conséquence elle lui avoit représenté souvent les peines qu'elle se préparoit pour l'avenir, en vivant, comme elle faisoit, dans la dissipation & dans un cercle continuel d'amusemens frivoles; mais elle eut toujours le chagrin & la mortification de voir ses avis dédaignés comme ceux de Lord Beauclair. Bien plus, Henriette, mécontente de ce

que sa sœur s'avisoit de blâmer sa conduite, lui avoit donné à entendre plus d'une fois que dans l'état d'élévation où elle étoit, elle se croyoit au-dessus des censures d'une cadette; mais celle-ci n'avoit pas été rebutée par ce ton de hauteur, & ne consultant que le devoir & l'amitié ne s'étant point relâchée de son zele : son affliction en fut d'autant plus grande quand elle vit ses prédictions vérifiées.

M. Floyd fit les plus tendres adieux à son aimable fille, se réjouissant de trouver, sans fondement, le sujet qui l'avoit emmené chez elle, & de ce qu'au moins un de ses enfans étoit heureux & digne de l'être. Quelque haute idée qu'il eût du mérite de son Isabelle, il s'en falloit de beaucoup qu'il connût à quel point elle étoit estimable, & il paroît qu'il n'avoit été rien moins que clairvoyant en la supposant heureuse. Cette femme rare (il n'en fut jamais de meilleure) avoit séché ses larmes pour cacher les foibles-

ſes de ſon mari, & pris devant ſon pere un air de gaieté où le cœur n'avoit aucune part. Elle n'en ſentoit pas moins vivement tout ce qu'avoit de triſte ſa ſituation, & déploroit autant la perte de la tendreſſe de ſon cher Henri qu'une veuve auroit pu faire celle de ſon mari même. Si elle ne dit rien à ſon pere de ſon infidélité, ce n'eſt pas qu'elle n'en fût inſtruite, c'eſt l'excellence de ſon caractere, c'eſt l'extrême douceur dont le ciel l'avoit favoriſée qui lui fermerent la bouche. Une officieuſe Dame de ſes connoiſſances, pour qui les nouvelles ſcandaleuſes étoient un mets par excellence, entendant parler pour la premiere fois de l'intrigue de Henri & de Caroline avoit interrompu ſa partie de quadrille pour courir en inſtruire Iſabelle. Celle-ci ajouta peu de foi d'abord à l'hiſtoire maligne, & néanmoins trop vraie, de cette femme imprudente; mais on lui fit un détail ſi bien circonſtancié, à quoi on ajouta tant de proteſtations, qu'il ne lui fut plus

poſſible de croire qu'on lui en impoſoit. Indépendamment de cela, elle prit le parti que la prudence exigeoit dans cette difficile conjoncture, & cacha avec ſoin la plaie profonde qu'on venoit de faire à ſon cœur. On ne peut être plus déconcerté que le fut l'inhumaine indiſcrette quand elle vit l'air tranquille avec lequel on écoutoit la cruelle hiſtoire qu'elle ſe faiſoit un plaiſir de raconter. Quoi! s'écria cette dangereuſe femme, vous ne l'accablerez pas de reproches! Quoi! vous ne le chaſſerez pas de votre lit! Ni l'un ni l'autre, répondit Iſabelle avec un ſang-froid ſurprenant: ſi, comme vous me dites, il manque à ſes engagemens, peut-être ſes écarts viennent-ils ou d'un manque de charmes dans ma perſonne, ou de quelque inattention dans ma conduite; ce que j'ai donc à faire, c'eſt de tâcher par un ſurcroît de tendreſſe & une plus grande vigilance ſur moi-même de lui plaire plus que ma rivale: de cette façon je ne doute point que je ne par-

vienne à me remettre en possession de son cœur. La Dame n'en voulut pas entendre davantage, & riant à gorge déployée, elle remonta dans sa voiture, pressée d'aller rendre compte à la compagnie qu'elle avoit quittée, de la pusillanimité de la femme, après s'être donné carriere sur l'incontinence du mari.

Tant que cette Dame avoit été présente, la prudente, la vertueuse Isabelle avoit eu la force d'empêcher ses larmes de couler; mais à peine l'eut-elle quittée, qu'elles coulerent en abondance. Il n'eût pas été étonnant que dans ce premier moment elle se fût repandue en plaintes & en murmures, en voyant ses craintes confirmées; en se voyant privée du plus grand de tous les biens, savoir l'affection de son Henri: cependant il ne lui échappa pas le moindre reproche; ses larmes même ne coulerent pas longtemps. Le témoignage qu'elle se rendoit de n'avoir jamais donné occasion au refroidissement de son mari par aucun proeé-

dé dont il eût à se plaindre, la conso-loit; tandis que l'espérance, ce remede universel pour tous les maux de quelque nature qu'ils soient, l'aidoit à supporter les siens, & calmoit le trouble qui pendant quelques instans avoit agité son ame. Telles sont les récompenses de la vertu durant l'adversité.

Les sensations du perfide Henri étoient bien différentes. Tous les plaisirs criminels qu'il avoit dans le tête-à-tête avec Caroline, cette continuité d'amusemens frivoles & bruyans avec lesquels il tâchoit de bannir ses remords, rien ne pouvoit lui procurer une heure de joie pure & sans mélange, ni compenser les soucis qui le suivoient par-tout & en tout temps. Il faisoit souvent la triste expérience que l'amour, qui n'a pas l'honneur pour base, quelque vif & ardent d'ailleurs qu'il soit, n'est ni constant, ni satisfaisant, vérité dans laquelle il eut lieu d'être confirmé par la conduite même de Caroline. Cette beauté fragile avoit aimé son séducteur

autant qu'eſt capable d'aimer une perſonne auſſi volage qu'elle l'étoit, & elle lui en avoit donné des preuves qui, ce ſemble, auroient dû rendre ſon amour durable; mais elle ne pouvoit ſe réſoudre à renoncer au plaiſir de s'entendre flatter & de voir ſans ceſſe autour d'elle un cercle d'adorateurs qu'elle retenoit par quelques faveurs légeres qu'elle ſavoit pour cela leur accorder à propos. Henri voyoit avec un dépit ſecret & continuel ce cortege autour d'elle, & cette raiſon, jointe aux réflexions qu'il ne ceſſoit de faire ſur l'irrégularité de cette liaiſon, lui auroit fait rompre les liens qui l'attachoient à elle, ſi l'indolence & l'irréſolution, partage ordinaire des ames énervées par le libertinage, ne l'en euſſent empêché.

Ce qui l'empêchoit encore de rompre ſes fers, c'étoit un eſprit d'entêtement & le dépit de s'entendre blâmer par Sir Charles Harcourt, ſon pere, qui, inſtruit de l'infidélité qu'il faiſoit à Iſabelle le réprimandoit ſéverement & vouloit ab-

ſolument qu'il ceſſât de voir Caroline. Le Baronnet avoit la plus haute opinion de ſa belle-fille & il l'aimoit ſincérement; auſſi prenoit-il le plus vif intérêt à ſon bonheur; mais l'orgueilleux, l'indocile Henri ſe révolta contre les ordres de ſon pere, prétendant être d'un âge où il ne devoit dépendre que de lui-même. Il n'eût donc point d'égard aux remontrances de ſon pere; il pouſſa même les choſes au point de répondre à ſes réprimandes d'une maniere peu reſpectueuſe, quoiqu'il ne lui eût jamais donné le plus léger ſujet de plainte avant qu'un amour aveugle l'eût égaré. Ainſi les vices ſe donnent la main! Ainſi celui qui manque à un devoir de la ſociété, ne ſe fait bientôt point de ſcrupule de manquer à tous les autres! Dans une diſpute à cette occaſion entre le pere & le fils celui-ci tint quelques propos contre ſa femme, l'accuſant de faire en ſorte par ſes plaintes d'animer ſes parens contre lui & de vouloir ſe faire un parti à ſon détriment. A ces accuſations injuſtes

contre la meilleure des femmes, Sir Charles ne put réprimer sa colere, & révolté, on ne peut plus, de l'indigne procédé de son fils, il lui défendit sa maison & le menaça des effets les plus terribles de son courroux. Il eut soin aussi de lui observer qu'Isabelle n'entroit pour rien dans la découverte qu'il avoit fait de ses folles amours, & qu'elle ne l'avoit engagé en aucune maniere à lui en faire des reproches. Il l'assura encore que loin de se plaindre, elle avoit fait cesser toutes les questions qu'on avoit voulu lui faire sur cet article, en feignant d'ignorer son infidélité & en parlant de lui en toute occasion de la maniere la plus avantageuse. „ Je suis cependant très-convaincu, ajou„ ta-t-il enfin, qu'elle sait à quel excès „ vous l'avez injuriée ".

Cette déclaration qui ne pouvoit manquer de faire perdre à Henri l'idée désavantageuse qu'il s'étoit formée de sa femme, auroit dû aussi donner un nouveau poids aux justes censures de son pere;

mais une mauvaiſe honte ne lui permit pas de ſe rétracter de ce qu'il avoit témérairement avancé, ni d'appaiſer la colere de Sir Charles en convenant de ſes torts & lui promettant de ſe mieux comporter à l'avenir; ils ſe quitterent donc le cœur ulcéré & plein d'animoſité l'un contre l'autre, choſe qui, juſqu'alors, ne leur étoit jamais arrivée. Le Baronnet, qui avoit toujours eu à ſe louer de la conduite d'Henri, fut ſurpris au dernier degré de ce qu'en ſi peu de temps ſon fils avoit donné dans un pareil travers, & reſſentit la plus amere douleur en voyant à quel point le poiſon du vice l'avoit gagné. Henri, de retour chez lui ne put cacher ſon chagrin à Iſabelle, &, quoiqu'il fût pleinement convaincu qu'on ne pouvoit rien lui reprocher, il ne put être aſſez maître de lui-même pour lui témoigner les égards qu'il lui devoit à tant & de ſi juſtes titres.

Dans le trouble qui l'agitoit, il crut ne pouvoir mieux faire que de courir chez

Caroline, comptant qu'elle le consoleroit; mais il n'en fut rien : il la trouva au milieu d'une troupe de petits-maîtres dont il connoissoit quelques-uns pour des hommes à intrigues; ce qui lui causa un surcroît de mécontentement qu'il eût peine à dissimuler. Quand ils furent seuls, la mauvaise humeur que lui causoient tant de contrariétés éclata tout d'un coup contre Caroline. Il l'accusa d'attirer près d'elle des personnes qui lui étoient suspectes & troubloient son repos; il lui reprocha le déclin visible de son amour pour lui, & se laissa enfin dominer par la colere jusqu'à se plaindre qu'elle lui étoit infidelle. Pour résister aux attaques du temps, il faut qu'une passion soit fondée sur l'estime; mais le cœur de Miss Danvers, n'étoit pas capable de cette délicatesse de sentiment. La liaison qui subsistoit entre Henri & elle, n'avoit de son côté d'autres principes que la vanité & le penchant à la galanterie, effets du systême moderne d'éducation; aussi étoit-elle bien foible;

auſſi tint-elle peu contre les aſſauts de la flatterie & de l'intrigue. Telles étant les diſpoſitions de ſon cœur, on ne doit pas être ſurpris ſi elle écouta les reproches d'Henri avec dédain, & ſi s'appréciant en raiſon de l'indépendance où la mettoient ſon rang & ſa fortune, elle prit un ton incompatible avec le véritable amour. Elle répondit donc à ſes reproches par d'autres reproches, & lui dit avec une indifférence déſolante de ne pas compter de rentrer jamais en ſes bonnes graces. Outré de l'air aiſé avec lequel elle lui donna ſon congé, furieux d'ailleurs de voir ſes ſoupçons confirmés, il la laiſſa bruſquement, réſolu de ne la jamais voir. Ainſi, ce que les ordres de ſon pere & le mérite d'Iſabelle n'avoient pu opérer, des contre-temps & la vengeance l'effectuerent. Il retourna donc chez lui avec la réſolution de faire rentrer dans le ſentier du devoir ſon indocile cœur : malheureuſement cette réſolution fut l'effet de la paſſion plutôt que de la conviction; de

là vient que sa réforme, quoique vraie en apparence, ne fut pas de longue durée, & qu'il succomba à la premiere tentation qu'il eut.

Cependant sa chaste épouse avoit été informée du mécontentement de Sir Charles, & elle étoit accourue à sa maison afin de l'appaiser à quelque prix que ce fût. Elle trouva en effet le Baronnet extrêmement irrité contre son fils & tenant conseil à cette occasion avec sa femme & M. Floyd. Ils l'accablerent tous les trois de caresses, la plaignant beaucoup & désaprouvant unanimement la conduite de son mari. Mais Isabelle qui ne pouvoit souffrir qu'on blâmât son cher Henri, même à cause de ses injustices envers elle, mit fin à leurs censures en se jettant à leurs genoux, les conjurant dans les termes les plus touchans de lui rendre leurs bonnes graces, & faisant adroitement valoir toutes les raisons que son amour & sa bonté lui suggérerent pour calmer leur colere. Comme dans cette affaire Henri n'avoit

offensé qu'elle, elle les supplia de lui laisser le soin de le punir & de le faire rentrer dans son devoir. D'aussi grandes preuves de la grandeur d'ame de cette femme étonnante les attendrirent au dernier point. Ils s'empresserent de la relever, & l'embrassant l'un après l'autre, ils consolerent la belle affligée en lui donnant les plus tendres assurances de la constance de leur amour & de leur estime pour elle. Ainsi son bon naturel & sa rare douceur furent alors récompensés par l'approbation & l'applaudissement de ses vénérables parens, dont les bonnes graces lui étoient infiniment précieuses; tandis que d'un autre côté elle se flattoit que la démarche qu'elle venoit de faire, pourroit lui ramener son mari, ce qui pour elle étoit le bonheur supréme. Une conduite contraire, des murmures, des plaintes, des querelles, ressources trop ordinaires des femmes en pareil cas, ne l'auroient ni fait estimer de sa famille, ni remise en possession du cœur qui lui étoit échappé. Il n'est point

de tempéramment plus sûr pour rappeller à son devoir un époux infidele que les voies de douceur qu'elle prit. Ajoutons qu'en agissant ainsi elle s'épargna bien des tourmens qui accompagnent toujours la colere, la vengeance & les autres passions turbulentes.

Henri & Isabelle revinrent chez eux à-peu-près en même temps ; le premier, mécontent, triste & déchiré par le remords, portoit sur son visage l'empreinte de l'agitation à laquelle son ame étoit en proie, tandis que sa vertueuse épouse jouissoit de la tranquillité qui résulte de l'innocence & portoit sur sa douce phisionomie un air de sérénité, malgré le chagrin dont son cœur ne pouvoit se défendre. Leur conduite fut conforme à la situation de leur esprit. Isabelle, sans affectation, sans embarras, laissa à ses yeux la liberté de dire à son mari combien il lui étoit cher, & elle n'ouvrit les levres que pour lui parler avec bonté. Henri, au contraire, parut réservé & gêné. Per-

ſuadé que ſa femme n'ignoroit pas ſon crime, il la deſira moins parfaite, afin d'avoir une excuſe de ce qu'il l'avoit délaiſſée, & ſenti vivement l'avantage qu'a la vertu ſur le vice. Iſabelle prenant ſon fils entre ſes bras, après l'avoir beaucoup careſſé le remet dans ceux de ſon pere. A l'inſtant l'affection paternelle s'inſinuant dans le cœur de Henri, y porte avec elle quelque étincelle d'amour pour la mere de ce charmant enfant. La paſſion ſe taît, & le devoir eſt libre de faire entendre ſa voix. Henri goûte encore les plaiſirs paiſibles qui ſont le partage de quiconque obéit à ſes loix; enfin, il prend la réſolution de rentrer dans le ſentier dont il s'eſt écarté aux dépens de ſon repos. Iſabelle s'apperçoit bien vîte du changement heureux qui vient de s'opérer. Les regards, les paroles, les geſtes de ſon Henri, tout ſemble lui dire qu'il eſt repentant & inviter la belle injuriée à rouvrir ſon cœur à la joie & au plaiſir; auſſi ſes chagrins ſe diſſipent-ils dans un inſtant & ſon ame

éprouve-t-elle de nouveau ce que c'est que paix & bonheur.

Il s'en falloit beaucoup que Henri eût un penchant marqué & un goût décidé pour le vice : naturellement bon & généreux, la noble éducation qu'on lui avoit donnée & les voyages qu'il avoit faits, lui avoient acquis une connoissance du monde & une dignité de sentiment qui l'auroient fait estimer universellement, si les passions dont il fut malheureusement esclave plus d'une fois, n'eussent pas terni ces qualités aimables, ou si elles ne les eussent pas fait servir pour opérer le mal. Mais tout lien social & naturel fut sans force, tout intimité avec ses amis cessa, il n'eut ni respect pour des parens qui le chérissoient, ni tendresse pour la meilleure & la plus vertueuse des épouses, en un mot tout devoir fut oublié ou interrompu tant qu'il fut bien accueilli de ses maîtresses, quoiqu'il n'éprouvât jamais près d'elles qu'un plaisir passager & mêlé d'amertume. Egaré dans le labyrinthe d'un

amour coupable il y erra jusqu'à ce qu'Isabelle dont la bonté & la douceur ne se démentirent jamais, l'en ayant retiré, le convainquit enfin que la vertu seule est aimable.

Henri ne fut pas long-temps regretté de son infidele maîtresse; elle lui donna promptement un successeur, & les charmes de la nouveauté le lui firent bientôt entiérement oublier. Il est vrai qu'elle s'étoit attendue a le voir reprendre ses chaînes, se jetter à ses pieds & lui demander pardon, & que ne le voyant pas reparoître, elle fut tellement outrée de son indifférence que pour se venger elle parla de lui en toute occasion avec tout le fiel d'une beauté offensée; Isabelle même eut part au ridicule qu'elle tâcha de jetter sur son mari, car le mérite & la bonté de cœur furent toujours en bute à la méchanceté & à la haine. Henri instruit des propos de Lady Dorset, n'en fut que plus ferme dans ses résolutions & plus disposé à la fuir. Il n'étoit pas tombé dans une

aſſez grande indolence pour compter pour rien la réputation de ſa femme.

Tandis qu'Iſabelle jouiſſoit du retour de ſon mari, ne ſoupçonnant pas même qu'il pût être paſſager, Lord Beauclair qui avoit ſuivi à-peu-près le même plan qu'elle pour faire renoncer Henriette aux plaiſirs bruyans & frivoles qui l'entraînoient ſans ceſſe, n'avoit pas la ſatisfaction d'avoir auſſi bien réuſſi qu'elle. Remontrances, prières, menaces, tout avoit été inutile. Après tant de vaines répétitions, il penſa qu'il ne lui reſtoit plus qu'à s'armer de patience & à s'abandonner à ſon malheureux ſort. De tous les amuſemens du bon ton après leſquels couroit Lady Beauclair, il n'y en avoit aucun qui déplût autant à ſon mari que les bals maſqués. Tous les dangers que doit craindre une femme vertueuſe lui ſembloient raſſemblés dans ce funeſte lieu. Auſſi s'étoit-il déja fortement plaint de ce que ſa femme y alloit ſouvent, lorſqu'un événement des plus triſtes cauſa un chagrin ex-

ceffif au Lord, & montra combien fes repréfentations étoient bien fondées.

La fille d'un gentilhomme de campagne, intime ami du Lord Beauclair, étoit venue paffer quelque temps chez lui. Etrangere à tous les divertiffemens de la ville, elle trouva dans Ladi Beauclair toute la bonne volonté poffible pour l'y introduire. La jeune perfonne prit bientôt goût à ces plaifirs trompeurs, & Henriette pouvoit dire avoir une pupille felon fes defirs. Le Lord à qui elle étoit confiée par un pere dont elle faifoit toute la confolation, craignant qu'elle ne donnât étourdiment dans le travers, empêcha durant quelque temps qu'elle ne fe livrât trop aux plaifirs bruyans de la capitale; mais les affiches ayant annoncé un bal mafqué des plus brillans au Haymarket, la jeune demoifelle marqua le plus vive empreffement d'y aller, & pria le Lord de trouver bon qu'elle jouît pour cette fois d'un divertiffement que la curiofité lui faifoit defirer depuis long-

temps. Une légere indiſpoſition qui malheureuſement retenoit le Lord Beauclair à la chambre, ne lui permit pas de l'accompagner, ce qu'il auroit fait ſans cela à cauſe de ſon ami, malgré la répugnance qu'il avoit pour cette ſorte d'amuſement; mais ſa femme lui promettant de ne pas perdre de vue ſa pupile, lui arracha ſon conſentement. Soit préſomption, ſoit crainte de cenſure, elles refuſerent la compagnie de quelques amis particuliers du Lord qu'il preſſa beaucoup d'être de la partie de ces dames. Ladi Beauclair s'étoit mis dans la tête de paroître à ce bal en habit de Religieuſe, & ſa compagne, belle fille d'environ dix-ſept ans, devoit faire le perſonnage de Flore, caractere qui lui alloit d'autant mieux qu'elle étoit grande & bien faite. Elles partirent toutes rayonnantes de joie, comptant fixer tous les yeux ſur elles, tandis qu'un triſte preſſentiment fit ſoupirer Lord Beauclair quand elles prirent congé de lui. Après s'être fait annoncer à Ladi Rac-

kett qui recevoit les masques, elles entrerent dans le temple de la folie où il y avoit déja une grande affluence de monde. Ladi Beauclair fut d'abord très-attentive à sa compagne; mais la foule étoit si grande & il y avoit une telle confusion dans la salle, qu'elles se perdirent bientôt de vue indépendamment de toute leur attention pour ne pas se séparer. Ladi Beauclair qui avoit prévu la chose n'en fut point allarmée : elle étoit convenue avec sa jeune amie qu'elles iroient de temps en temps se rejoindre dans une chambre adjacente à la sale, & il n'en avoit pas fallu davantage pour les tranquilliser l'une & l'autre sur ce sujet. Elles étoient donc entrées dans l'assemblée uniquement occupées du plaisir qu'elles s'y promettoient.

Ladi Beauclair fut peu après rencontrée par l'élégant Sir James Lorrain. Le Baronnet, frappé de sa figure, & charmé de son maintien & de ses propos qui démentoient un peu la chasteté de son

caractere de Religieuse, s'attacha à elle durant tout le bal. D'un autre côté, Sir James ne plut pas moins. La None admiroit sa taille dégagée, la blancheur de ses mains, la vivacité, de son esprit, & dans le fond de l'ame elle souhaitoit beaucoup de voir le visage de celui qui étoit en possession de tant de choses attrayantes; aussi ne fit-elle aucune résistance quand il voulut la mener à un buffet pour prendre quelque rafraîchissement, & se laissa-t-elle aisément persuader de faire comme le Baronnet, c'est-à-dire de se démasquer pour un moment. Ils furent mutuellement enchantés l'un de l'autre, & de cet instant quelque chose de ressemblant à l'amour s'insinua dans leurs cœurs. Sans examiner si l'honnêteté s'opposoit ou non à leur passion naissante, ils lui laisserent une pleine liberté de s'enraciner, & ils mirent tant d'intérêt dans la conversation qui les occupa tout le temps du bal, que Ladi Beauclair oublia entiérement sa pupille.

Quoiqu'entraînée ſans ceſſe par une foule de maſques, ſa jeune amie venoit à la chambre indiquée auſſi ſouvent qu'elle pouvoit y pénétrer, mais ſans jamais y trouver ſa Religieuſe. Cependant la nuit avançoit & ſa patience étoit épuiſée, quand à la fin elle la rencontra, ou plutôt crut l'avoir rencontrée dans cette chambre. Auſſi-tôt elle courut à elle & la pria de la ramener à la maiſon, afin de ne pas donner occaſion au Lord Beauclair de leur faire des reproches. La dame à qui elle s'adreſſoit vit ſon erreur; néanmoins elle lui donna la main, & lui diſant quelques mots du ton de voix bouffon ordinaire aux maſques, ton qui dans cette conjoncture favoriſoit parfaitement ſes vues, elle la conduiſit à une voiture qui étoit à la porte toute prête à les recevoir. La confuſion & le tumulte étoient ſi grands alors à cette porte qu'il fut impoſſible à une jeune campagnarde que la moindre apparence de danger faiſoit trembler, de diſtinguer la voiture qui la remenoit

menoit de celle qui l'avoit amenée. Comme on alloit très-grand train, on se dit très-peu de chose durant la route, la religieuse feignant d'être excédée de fatigue & abbatue par la chaleur du lieu qu'elle venoit de quitter. Enfin la voiture s'arrêta à la porte d'une jolie maison que Miss P... put aisément reconnoître pour n'être pas celle du Lord Beauclair; mais la Dame qui l'accompagnoit, ne lui donnant pas le temps de revenir de sa surprise, l'entraîna si vivement dans une chambre de derriere, qu'il ne fut plus temps de demander ce que cela vouloit dire. Qu'on juge de son étonnement & de sa terreur quand la religieuse déposant son masque présenta à sa vue, non le visage de son amie, mais celui d'une étrangere.

Cette femme étoit une de celles qui tiennent de jolies maisons pour y recevoir les jeunes libertins du grand ton, & qui font leur affaire d'avoir toujours quelques nouvelles nymphes à leur pré-

ſenter. Pour s'en procurer, elles fréquentent ſous différens déguiſemens tous les quartiers de la ville, tous les endroits où l'on s'aſſemble pour s'amuſer, & ſont ſans ceſſe aux aguets pour tirer avantage de l'innocence ou de l'inexpérience des jeunes perſonnes qu'elles peuvent attirer dans leurs pieges. Au moment que Miſs P. l'accoſta, elle jugea que cette mépriſe pourroit lui être avantageuſe, & comme elle lui donnoit la main pour l'emmener, elle fit un ſigne qui fut parfaitement entendu, à un de ſes meilleurs chalans qui attendoit à quoi aboutiroit la recherche de cette femme. Quand elles furent démaſquées l'une & l'autre, la ruſée créature ne témoignant pas moins de ſurpriſe que Miſſ P., lui dit qu'elle l'avoit priſe pour une jeune Demoiſelle de la même figure & la même taille qu'elle, & qui, comme elle, faiſoit le perſonnage de Flore. Elle la pria enſuite, puiſque cette mépriſe étoit arrivée, de vouloir bien ſe repoſer juſqu'à ce qu'on pût faire venir une voi-

ture pour la ramener chez elle, attendu que celle qui les avoit amenées étoit retournée au Haymarket pour reconduire quelques autres personnes. L'apparence de la maison, le nombre des domestiques, avec l'air d'honnêteté & de décence que crut voir Miss P. dans la Dame, la rassurerent, & elle ne fit pas difficulté de s'asseoir, pensant que le hasard seul avoit occasionné cette méprise, & qu'elle étoit avec des personnes remplies d'honneur & d'humanité, qualités qui n'étoient rien moins que le partage de la compagnie dans laquelle elle avoit eu le malheur de tomber.

Tandis qu'elles s'entretenoient des plaisirs du bal & des différens masques qu'elles avoient vus, un Monsieur entra tout d'un coup dans la chambre. Miss P. en fut d'abord allarmée, mais la Dame de la maison l'appellant son fils & le tançant de ce qu'il ne s'étoit pas toujours tenu près d'elle, elle redevint tranquille. La Dame continuant d'adresser la parole au jeune hom-

me, lui demanda pourquoi sa sœur n'étoit pas revenue avec lui? Sa réponse fut qu'il l'avoit laissée sous la garde de quelques Dames de qualité qu'il nomma, & que sa mere ne devoit pas être inquiette sur son compte. Ces questions artificieuses servirent encore plus à abuser la confiante campagnarde. Cependant Miss P. ne voyoit point arriver de voiture : impatiente d'un si long délai, elle pria la Dame qu'il lui plût envoyer un domestique lui chercher un fiacre ou une chaise à porteurs. On parut aussitôt entrer dans ses vues & l'on donna des ordres en conséquence. Dans l'intervale du retour du domestique, cette femme perfide se plaignit de la soif l'attribüant au chaud excessif qu'elle avoit eu dans la salle d'assemblée, & se fit apporter de l'eau & du vin. Miss P. dit, comme elle qu'en effet l'air y étoit étouffant; là-dessus on la pressa de boire. Elle y consentit avec répugnance, & ce n'étoit pas sans raison, car elle n'eut pas avalé la liqueur qui étoit dans

ſon verre qu'elle tomba dans un engourdiſſement total, & preſque auſſi-tôt perdit entiérement l'uſage de ſes ſens. Qu'il ſuffiſe de dire qu'elle reſta dans cet état jusqu'à ce que le libertin infame (quoiqu'un des plus grands Seigneurs d'Angleterre, il ne mérite pas une meilleure qualification) pour qui ſe jouoit cette ſcene horrible, eût completté ſon barbare deſſein. Les effets de la potion ne furent pas longs, quoiqu'ils l'euſſent déja été trop pour le repos de Miſs P. Dès qu'elle eut repris ſes ſens & qu'elle ſe vit ſeule avec un homme, elle ſentit toute l'horreur de ſa ſituation. Elle s'arracha des bras de cet homme cruel, & tâcha de répandre l'allarme dans la maiſon par ſes cris; mais la maîtreſſe avoit pris des précautions pour que les domeſtiques ne fuſſent pas à portée de les entendre; & lors même qu'ils les auroient entendus, il eſt à croire qu'ils étoient trop accoutumés à ces ſcenes horribles pour en être ſurpris & pour ſe mettre en peine de ſe-

courir les malheureuſes victimes de l'incontinence & de la cupidité. Miſs P., dans ſes plaintes, nomma pluſieurs fois Lord Beauclair, en menaçant les monſtres qui l'avoient injuriée, du courroux de ce Seigneur. Si elle eût été aſſez heureuſe pour parler de lui avant la violence qu'on venoit de lui faire, la fatale cataſtrophe ne lui ſeroit probablement pas arrivée; mais elle n'y penſa pas avant de prendre le perfide breuvage, & devenue hors d'état de ſe défendre, le lâche à qui elle étoit vendue, vint bien vîte à bout de ſes deſſeins. Quoique le libertin & la pourvoyeuſe de ſes plaiſirs euſſent pris toutes ſortes de précautions pour l'empêcher de connoître dans quel quartier de la ville on l'avoit amenée, ils craignirent néanmoins qu'en la retenant, la recherche qu'on feroit d'elle, ne fît découvrir de façon ou d'autre leur ſcélérateſſe, & qu'ils ne fuſſent pourſuivis en toute rigueur par un homme auſſi puiſſant que l'étoit Lord Beauclair. Ils tin-

rent donc conseil pour savoir ce qu'ils feroient de leur proie. La pourvoyeuse envisageant la riche moisson qui lui seroit revenue, si elle eût pu disposer de tant de beautés, auroit bien voulu garder Miss P. dans son couvent; mais la prudence & la crainte du châtiment l'y firent renoncer. Le jour alloit paroître en peu & il falloit se décider promptement : on convint donc de bander les yeux à la jeune Demoiselle, de la mener dans l'endroit le moins fréquenté de la ville & de l'y laisser; moyen infaillible pour les mettre à l'abri de toute découverte. Le projet fut aussi-tôt exécuté que formé, car Miss P. épuisée par ses cris & les agitations qu'elle s'étoit données après avoir repris ses sens, n'étoit guere en état de leur résister, & de plus étoit bien-aise de quitter cette maison à quelque prix que ce fût. Quelle situation horrible pour une Demoiselle élevée avec toute la tendresse & la délicatesse possibles, jouissant, il n'y avoit pas deux heures de toutes les

délices de l'innocence, d'être ainsi laissée seule dans une rue obscure & malpropre en proie à des réflexions déchirantes, & en danger de tomber à chaque instant entre les mains des coquins les plus abjects & les plus détestables !

Durant que ces choses se passoient, Ladi Beauclair prenoit tant de plaisir aux propos de Sir James Lorrain, que le temps s'écoulant imperceptiblement, il étoit quatre heures avant qu'elle eût songé à ce qu'étoit devenue sa jeune amie.

Elle alla enfin à l'endroit où elles devoient se rejoindre, & de-là dans toutes les autres chambres qui étoient alors moins remplies de monde. Vaines perquisitions ! Elle accosta plusieurs Flores, aucune d'elles n'étoit celle qu'elle cherchoit. Il auroit fallu être d'une insensibilité étrange pour n'être pas allarmée dans une pareille conjoncture ; Henriette le fut, mais bien plus par l'embarras de ne savoir que dire quand on lui demanderoit ce qu'étoit devenue Miss P. que

par la crainte qu'il lui fût arrivé quelque accident, & par les reproches auxquels elle devoit s'attendre de la part du Lord Beauclair. Elle pensoit peu aux suites terribles qu'avoient eu la curiosité de son amie & sa propre négligence. Enfin, lasse de faire des perquisitions, & ne doutant pas que sa jeune amie ne fût retournée à la maison, elle y revint elle-même dans l'espoir de l'y trouver.

Le Lord Beauclair étoit au lit quand sa femme arriva. Dès qu'on lui eut annoncé qu'elle étoit revenue seule & qu'on ne savoit ce qu'étoit devenue Miss P. il ordonna à son valet de chambre de l'habiller & mit aussi-tôt en campagne tous ses domestiques pour faire en sorte d'avoir de ses nouvelles. Qu'on se représente, s'il est possible, quelle dût être en cette occasion la désolation d'un homme aussi sensible, aussi humain que l'étoit ce digne Seigneur! Enfin, comme le jour commençoit à poindre, un fiacre s'arrêta à la porte & on en vit sortir la cause de

l'allarme universelle de cette maison. Mais son habillement étoit si dérangé, & elle avoit l'air si abattu qu'il fut aisé de juger qu'il lui étoit arrivé quelque chose de funeste. La joie avoit éclaté sur tous les visages à son retour; car son excellent caractere & son affabilité la faisoient aimer de tout le monde; mais ce fut une joie d'un moment; la vue de son abattement la fit disparoître aussi-tôt. Dès qu'elle fut seule avec Lord & Ladi Beauclair, elle leur raconta en fondant en larmes & d'une maniere ingénue tout ce qui lui étoit arrivé, sans pouvoir leur donner aucun indice de l'endroit où on l'avoit menée, ni leur dire aucunes particularités propres à le faire découvrir. Ses nobles amis firent tout leur possible pour la consoler; mais tout ce qu'ils purent lui dire fut en pure perte. Quand elle pensoit à son imprudence & aux suites irréparables qu'elle avoit eues, ses pleurs ne cessoient de couler, & son cœur se refusoit à toute consolation. Lord Beauclair ne voyant

aucune apparence de faire châtier les coupables, crut que ce que l'on pouvoit faire de mieux étoit de tenir la chose secrete & même de la cacher à son pere; mais Miss P. ne pouvoit se la cacher à elle-même, ni chasser un moment de son esprit le chagrin qui la dévoroit. Elle pria Lord Beauclair de trouver bon qu'elle se retirât à la maison de campagne de son pere, sous prétexte que la ville où elle avoit éprouvé cette affreuse catastrophe la lui retraçoit sans cesse. Là, livrée toute entiere à sa tristesse, elle tomba presque aussi-tôt dans un état de langueur, & peu de mois après sa carriere fut terminée. Exemple frappant, entre une infinité d'autres, des maux qui résultent de la tolérance des bals masqués, où la ressemblance des habillemens occasionne souvent des méprises dangereuses pour toute femme honnête; méprises qui ne pourroient avoir lieu si le visage étoit à découvert. Combien de jeunes personnes vont dans ces assemblées pernicieuses avec

des inſtructions innocentes & en reviennent avec un cœur corrompu, à cauſe des libertés qu'on ſe permet ſous le maſque? Combien, qui ſous ce déguiſement, qui ne peut avoir aucune fin honnête, prêtent l'oreille à des propos qu'elles rougiroient d'entendre en propre perſonne, & qui après s'être inſenſiblement accoutumées à un langage indécent & criminel, tombent dans le dernier égarement à la premiere occaſion?

Cette aventure fit impreſſion durant quelque temps ſur l'eſprit de Ladi Beauclair & la rendit plus ſenſible aux reproches de ſon mari; pas aſſez cependant pour lui faire oublier la charmante figure de Sir James Lorrain; car elle étoit trop profondément gravée dans ſon cœur pour que rien pût l'en effacer. De temps en temps elle trouvoit le moyen de le voir chez une dame de la connoiſſance de Sir James, qui, étant elle-même une femme galante, étoit trop bonne amie pour troubler le tendre commerce de ceux dont elle faiſoit ſa ſociété. On ju-

ge bien que le séduisant Baronnet mit tout en œuvre pour profiter des tête-à-tête qu'on avoit la témérité de lui accorder. D'ailleurs, la vertu est bien foible quand elle a contre elle l'amour & l'occasion. Ladi Beauclair en fit l'expérience à ses dépens : incapable de résister à leurs forces combinées, elle fit le sacrifice de son honneur à Sir James & reçut en échange quelques plaisirs passagers & des peines durables. Tant qu'elle n'avoit été qu'imprudente, elle s'étoit moquée de la censure de ses amis, & n'avoit pas cessé un moment d'être gaie ; mais, du moment qu'elle eut enfreint les loix sacrées de l'himen, sa gaieté l'abandonna ; elle ne pensa plus qu'à se ménager des entrevues avec son cher Baronnet, & pour cela elle eut recours à des artifices, à des prévarications, à des faussetés sans nombre, dont il lui fallut se faire une étude continue. Elle fut atterrée pour la premiere fois des regards tristes de son mari, les remords de sa con-

ſcience leur donnant une énergie qu'elle ne leur avoit pas encore trouvée. L'air d'innocence & de ſérénité de ſa ſœur ſembloit encore être un reproche à ſon coupable cœur ; auſſi lui fit-elle dans la ſuite des viſites plus rares, plus courtes & plus cérémonieuſes, alléguant ordinairement que la bienſéance & l'honnêteté l'appelloient ailleurs.

Ce changement d'Henriette n'échappa pas à Iſabelle ; mais celle-ci ne ſachant ce que c'étoit que diſſimulation, ne put deviner ce qui pouvoit l'occaſionner, & la nouvelle défection d'Henri fit qu'elle s'en occupa peu. Il y avoit quelques mois que ce cher époux avoit rompu les chaînes qui le lioient à Caroline. Ses amis ſe réjouiſſoient de ſon retour à la vertu ; lui même retrouvoit dans ſon cœur une tranquillité qui lui avoit été long-temps étrangere, & ſon changement cauſoit une joie inexprimable à Iſabelle. Que de raiſons pour ſe tenir ferme dans la voie de la vertu ! Elles ne ſuffirent pas pour y re-

tenir ſon cœur naturellement volage, qui franchit encore une fois les bornes du devoir. Une tendreſſe mutuelle peut ſeule aſſurer la fidélité conjugale. Toute union fondée ſur l'intérêt, la vanité ou le caprice, ſera infailliblement de courte durée, & bientôt ſuivie de la ſatiété & du dégoût. Ce n'eſt pas même aſſez de l'eſtime. Le plus grand mérite & une affection réelle d'un côté, ne peuvent ſuppléer le manque d'amour de l'autre, ni donner la force à une tendre épouſe de ſupporter la froideur qui ſuit la poſſeſſion, avec tous les ſoucis inſéparables de l'état du mariage. „ Mariez-vous d'abord ; l'amour viendra après ", eſt une mauvaiſe maxime : l'on pourroit compter par mille ceux qui en ont fait la triſte expérience. Si la beauté, l'eſprit, toutes les qualités aimables, jointes à un attachement ſincere, euſſent ſuffi pour s'aſſurer un cœur qui n'eſt pas retenu par la réciprocité des ſentimens, de tous les liens le ſeul indiſſoluble, Iſabelle n'auroit pas eſſuyé les chagrins & les

peines ſans nombre que lui cauſerent les infidélités de Henri, & elle auroit été auſſi heureuſe durant toute ſa vie qu'elle méritoit de l'être. Mais c'étoient là des épreuves réſervées à ſa vertu. L'or n'eſt vraiment précieux, qu'après avoir été bien raffiné. De même la vertu eſt douteuſe tant qu'elle n'a point été miſe à l'épreuve, & elle ne porte point l'empreinte qui doit lui donner du prix à moins que les tentations n'aient prouvé qu'elle eſt vraie & durable. La beauté & le pouvoir de la célebre Lady Verulam étoient alors à leur plus haut degré. Tous les charmes, toutes les graces imaginables, jointes à l'élévation de ſon rang mettoient à ſes pieds tous les cœurs qu'elle daignoit enchaîner. Son vieux & infirme époux étoit moins redevable de la fidélité de ſa femme, à ſon attachement pour ſon devoir & à ſon amour pour la vertu, qu'à ſon heureuſe inſenſibilité, & à la foule de ſes adorateurs. Enchantée de ſe voir ſans ceſſe entourée d'une multitude d'élégans, elle

leur partageoit également ses faveurs. Point de préférence; point aussi d'exclusion, afin de ne rien perdre de l'encens qui pour elle étoit la suprême jouissance. Coquette habile, elle flattoit alternativement tous ses amans d'un souris de sa bouche enchanteresse; mais elle n'accordoit à aucun d'eux des faveurs plus essentielles. Ainsi vertueuse sans goût pour la vertu, Lady Verulam avoit encore le cœur libre lorsque Henri, attiré par ses charmes, & excité par son penchant à courir de belle en belle, vint grossir le nombre de ses courtisans. Un nouvel esclave rempli de tant de qualités brillantes, ajouté à un cortege déja si nombreux, lui causa de grands transports de joie. Elle l'accueillit avec un souris plein de charmes & eut dans la suite des attentions & des complaisances marquées pour lui, afin de se l'attacher fortement. Toutes les fois qu'elle alloit aux spectacles ou aux assemblées, c'étoit lui dont elle faisoit choix pour l'y accompagner, ayant soin néanmoins de

ne pas trop allarmer la jaloufie de fes autres adorateurs. Avec tout l'art dont une femme de fa trempe eft capable elle favoit faire fervir à fes deffeins cette jaloufie que fa préférence pour Henri caufoit à tous fes concurrens. Lady Verulam n'ignoroit pas que la difficulté anime le defir & que la crainte d'être fupplanté excite l'émulation ; dans cette idée elle fe conduifit avec tant d'adreffe, qu'en paroiffant avoir un attachement tout particulier pour fon nouvel adorateur, elle fit entendre à tous & chacun des autres qu'en cela elle n'avoit d'autre deffein que d'éprouver leur conftance & de s'attirer plus d'attention de leur part. Enfin, quoiqu'elle tint fes courtifans à diftance, elle pouffa la coquetterie fi loin que, pour jouir de fes nombreux triomphes, elle ne fit aucune difficulté de facrifier fa réputation à fa vanité.

Bien différente de Lady Verulam, Mad. Demurelle, fa voifine, confervoit la fienne aux yeux de la multitude, fous le mafque de la pruderie, quoiqu'à ceux de quel-

ques perſonnes qui avoient ſuivi de près ſa conduite, il fut bien conſtaté qu'indépendamment de ſa réſerve affectée, des louanges qu'elle faiſoit ſans ceſſe de la chaſteté, & de ſes ſorties affreuſes contre les belles de facile accès, elle avoit par fois des tête-à-tête avec un petit nombre d'amans favoriſés. Quand l'hypocriſie eſt aſſez habile pour ſe parer des dehors de la vertu, il n'eſt que trop commun de lui voir enlever le prix qui n'eſt dû qu'au mérite. Il eſt néanmoins rare qu'il n'y ait pas quelque perſonne clairvoyante qui la démaſque. Avec des vertus feintes on peut ſe faire proclamer & reſpecter par un peuple imbécille & intéreſſé; mais ſans le témoignage d'une bonne conſcience qu'on ne ſauroit acheter, ſans un air de candeur qu'on ne ſauroit contrefaire, on ne peut jouir d'une ſatisfaction ſolide & permanente, ni ſupporter le regard pénétrant de la vérité.

Le cœur de Lady Verulam étoit donc dans l'état que j'ai dit, quand Henri com-

mençant ſon emploi de Sigisbée, ſe vit accueilli d'elle avec une diſtinction toute particuliere. Après quelques ſemaines d'une cour aſſidue, il ſe crut aſſez bien établi dans ſes bonnes graces pour ſolliciter d'autres preuves d'attachement que des coups d'œil & des ſourires. Il avoit trop bien réuſſi juſqu'alors auprès du beau ſexe pour ſe contenter d'une préférence nominale. Vain de ſon pouvoir après le triomphe qu'il avoit remporté ſur la fiere & coquette Caroline, il comptoit que Lady Verulam, dont l'extérieur n'avoit rien de ſévere, ne pourroit réſiſter à ſes importunités. Mais il s'étoit flatté de vaines eſpérances; le cœur de ſa maîtreſſe étoit invulnérable. Ses proteſtations & ſes douceurs furent écoutées avec plaiſir, mais, quelque chaleur qu'il mît dans ſes propos galans, ils ne purent diſſoudre le mur de glace qui le défendoit. Cependant il y avoit une franchiſe ſi marquée dans la préférence qu'elle lui donnoit ſur ſes rivaux, qu'il ne lui vint pas dans l'idée

que ſes affaires n'alloient pas plus grand train, parce que ſa déeſſe étoit naturellement froide, & il continua à lui faire ſa cour dans l'eſpérance que tôt ou tard l'amour combleroit ſes vœux.

Il n'étoit pas poſſible qu'Iſabelle ne fît attention aux longues abſences qu'occaſionnoit l'aſſiduité de Henri auprès de Lady Verulam : nouvelles allarmes pour cette femme aimable, qui, quoique naturellement peu ſoupçonneuſe, ne put ſe défendre de quelque appréhenſion en ſe rappellant les chagrins qu'il lui avoit déja cauſés. Elle s'étoit fait une regle de ne faire aucune perquiſition, & de ne pas même laiſſer entrevoir ſes ſoupçons à Henri; elle réſolut de ſuivre le même plan & d'attendre avec patience qu'il rentrât dans ſon devoir. Le ſuccès qu'avoit eu cette conduite & la ſatisfaction qu'elle avoit eue en la tenant, l'encouragerent à y perſévérer. Mais elle ne tarda pas à être informée poſitivement de la nouvelle défection de ſon mari. L'officieuſe Dame

qui lui avoit porté les premieres nouvelles de ſon intrigue avec Caroline, n'avoit pas eu lieu de s'applaudir de l'accueil qu'on lui avoit fait; n'importe, elle ne put ſe refuſer le cruel plaiſir d'être encore la premiere à lui annoncer celle-ci. Dès qu'Iſabelle la vit entrer chez elle avec ſon empreſſement ordinaire, elle devina le motif de cette viſite ſoudaine. Préparée à l'hiſtoire qu'elle alloit entendre, elle prit un air gai, malgré les fréquens & douloureux battemens de ſon triſte cœur. Ce ſecret peſoit ſi fort à l'indiſcrette Dame, qu'elle ne fit aucune excuſe à Iſabelle de ce qu'elle étoit venue ſans s'être fait annoncer; elle entama tout de ſuite le motif de ſa venue. Après un court préliminaire qui contenoit une invective contre les hommes en général, elle paſſa aux injures particulieres contre les individus, & raconta comme elle avoit fait une autre fois une hiſtoire à laquelle, par pure bonté de cœur, elle donna les couleurs les plus affreuſes. Iſabelle l'écouta

avec toute l'attention possible, après quoi elle lui fit une réponse à-peu-près semblable à celle qu'elle lui avoit faite la premiere fois qu'elle s'étoit présentée chez elle pour pareille affaire. Désespérée de voir que ces infractions réitérées du plus saint des devoirs, n'étoient pas capables d'exciter le ressentiment d'Isabelle ; la Dame à qui son rang donnoit de l'autorité ne put réprimer sa colere comme elle avoit fait la premiere fois & s'emporta en reproches & en menaces. Elle l'accusa de trahir la cause des femmes, qui toutes avoient intérêt à ce que chaque homme fût fidele à son épouse, & lui reprocha vivement sa douceur comme un encouragement pour les autres maris à manquer aux devoirs de l'hymen, comme faisoit le sien. Changeant ensuite de méthode, elle employa toute son éloquence pour la convaincre de la nécessité d'user de vigueur & de fermeté pour recouvrer ses droits, l'assurant que c'étoit le seul moyen de réussir, &, en preuve de la

vérité de son assertion, elle apporta la supériorité dont elle jouissoit dans sa maison. Enfin elle termina son discours en prenant un ton plus adouci, & par-là plus propre à persuader que ses remontrances & ses reproches. Les personnes les plus douces sont quelquefois si vivement affectées des injures qu'on leur fait, que la patience leur échappe, malgré qu'elles en aient. La doctrine de l'officieuse Dame prêchée avec chaleur par une personne réellement jalouse de dominer, fit un tel effet sur Isabelle qu'au retour de Henri qui avoit été absent long-temps, elle le réprimanda avec toute l'aigreur dont elle pouvoit être capable, se plaignant amérement de son indifférence pour elle & des peines que lui causoient ses longues & fréquentes absences.

Mais ce courroux apparent ne dura pas long-temps; ni son cœur ni ses traits n'étoient faits à un hôte si incommode. Un regard de son cher Henri la désarma, & au lieu d'employer les reproches pour le

le faire renoncer à ses intrigues, elle l'accabla de caresses pour le rappeller à son devoir. Si la donneuse d'avis eût été présente, elle auroit été furieuse contre Isabelle en voyant combien elle suivoit peu ses instructions, & elle auroit désespéré du succès en voyant quelle douce méthode elle employoit; mais sa pupille n'étoit pas accoutumée à prendre des tons aigres ou hautains, & ne pouvoit suivre un plan si contraire à ses principes & à ses sentimens. Ce n'étoit point le *moi* qui la faisoit agir. Si le bonheur de Henri eût dépendu de sa cession à une autre femme & qu'elle eût été bien assurée que cette complaisance lui auroit procuré une félicité réelle, elle auroit fait sa résignation de bon cœur & auroit pleuré en silence le reste de ses jours la perte de son mari. Mais elle savoit que les égaremens du cœur n'entraînent après eux que peines & soucis, & que pour une ame naturellement noble & généreuse comme celle de Henri, des plaisirs dont on ne

jouit qu'aux dépens de l'honneur ne peuvent être purs & sans mélange. Bien plus, elle comptoit sur la bonté de son cœur au point de ne douter nullement qu'il seroit bientôt rassassié de ces plaisirs trompeurs; que son bon naturel se fortifieroit avec le temps & la réflexion, & qu'enfin, sachant apprécier son épouse, il trouveroit le bonheur dans les liens qui l'attachoient à elle. On conçoit aisément qu'avec de semblables dispositions, elle n'eut pas de peine à recevoir les excuses de son Henri, & que, si elle ne put croire totalement fausse l'histoire qu'on lui avoit racontée, au moins la supposat-elle grandement exagérée.

Cependant Henri reprit bientôt son même train, & laissant-là son indulgente & fidelle épouse, il continua à faire sa cour à Lady Verulam. Parmi les adorateurs de celle-ci, le Colonel Bastion avoit été le plus distingué d'elle, jusqu'à ce que l'amour de la nouveauté fit donner la préférence à Henri. Le Colonel, homme

hardi & entreprenant, d'ailleurs peu accoutumé à se voir contrarié, devint furieux en voyant son rival mieux traité que lui. La maniere dont ils se regardoient, toutes les fois qu'ils se rencontroient chez elle, faisoit craindre qu'ils ne se portassent à quelque extrémité fâcheuse. D'un autre côté Lady Verulam triomphoit en voyant la tempête grossir, parce qu'elle rendoit plus éclatante la conquête de deux gentilshommes si accomplis; & puis un duel dont elle auroit été la cause, eût été si flatteur pour sa vanité qu'elle auroit volontiers couru les risques de perdre un des deux rivaux: néanmoins elle crut devoir empêcher l'explosion du feu qu'elle avoit allumé & eut assez d'adresse pour y réussir; mais il est probable qu'elle n'auroit pu contenir longtemps ces deux esprits violens; si Henri, par un dernier effort, ne se fût mis en possession du prix qu'ils se disputoient, & n'eût mis bien du chemin entre sa maîtresse & son rival.

Un soir qu'il avoit accompagné Lady Verulam à l'hôtel de Carlisle, après un de ces soupers élégans que donne de temps en temps Mr. Cornelys, il saisit le moment où une folle gaieté tournoit toutes les têtes pour proposer à sa Déesse, enivrée d'ailleurs de l'encens qu'il lui prodiguoit, de faire un tour en France. Elle accepta la proposition plutôt par fantaisie & par légéreté, que par esprit de libertinage; & aussi-tôt ses ordres furent donnés pour faire venir une chaise de poste. Cet arrangement pris, ils sortirent secrétement quelque temps avant que la compagnie se séparât, & ils partirent pour Douvres accompagnés d'un petit nombre de domestiques. Le Lord Verulam, âgé & infirme, ne voyant plus depuis long-temps sa femme que très-rarement, ne prenoit plus d'intérêt à elle; aussi ne marqua-t-il aucune surprise quand on lui apprit son évasion; mais le Colonel Bastion en apprit la nouvelle avec autant de fureur que d'étonnement. Cependant

les deux amans avoient si bien pris leurs mesures, que ce ne fut que le troisieme jour, & quand ils furent débarqués à Calais, qu'il pût savoir quelle route ils avoient pris. Dans les premiers transports de la colere il se proposa de courir après eux; mais il reçut dans le moment même du Ministre de la guerre des ordres relatifs au service du Roi, & il fut forcé de remettre sa vengeance à un autre temps.

Fin de la premiere Partie.

ISABELLE,

OU

LA BONTÉ RÉCOMPENSÉE.

SECONDE PARTIE.

LE temps étoit, ce ſemble, venu, où Henri alloit recueillir le fruit de ſes aſſiduités auprès de ſa belle inſenſible. Ses affaires ne parurent cependant pas avancer davantage durant le voyage, que s'ils fuſſent reſtés en Angleterre. Quoiqu'au pouvoir de ſon amant & dans une ſituation qui eût paru dangereuſe à la moins prudente des femmes, elle continua à

s'amuser de l'agréable rôle de coquette ; mais une vertu dont la base étoit si foible, & la garde si peu sûre, ne pouvoit se soutenir long-temps. Les attaques continuelles d'un homme accoutumé aux maneges des intrigues la firent bientôt chanceler, & peu après succomber. Ladi Verulam n'eut pas été quelques jours à Paris, qu'elle fit la fatale expérience qu'une femme, de quelque force qu'elle se vante, ne sauroit tenir contre les différens stratagêmes de son amant, dès qu'une fois elle s'est mise en sa puissance. Une belle ne peut être trop circonspecte dans ses actions : un premier pas fait hors du sentier de la sagesse, elle s'en éloignera insensiblement de plus en plus & s'égarera enfin au point qu'il ne lui sera plus possible d'y rentrer, & le reste de ses jours se passera à errer dans le labyrinthe de la fausseté & du deshonneur. Aussi les bornes du devoir une fois franchies, ce couple insensé se livra-t-il sans réserve à tout ce que la volupté a de plus enyvrant,

& oubliant l'Angleterre & tout ce qui devoit les y attacher, résolurent de jouir du moment présent, sans s'inquietter de l'avenir. Ils resterent en France tant qu'elle leur offrit des amusemens & des nouveautés capables de piquer leur curiosité; après quoi ils passerent en Italie.

L'absence de Henri causa durant quelque jours la plus vive inquiétude à Isabelle; mais cet état d'incertitude ne dura pas long-temps, & elle n'eut que trop tôt des nouvelles positives de son malheur. L'évasion de son mari fut confirmée, & ses pressentimens réalisés par la voix publique, à laquelle elle fut forcée d'ajouter foi. Son courage ne put tenir contre ce coup terrible: son cœur, ce cœur si fidele, en fut accablé; il ne put résister aux angoisses mortelles qui vinrent fondre sur lui; la foible complexion du corps succomba sous les peines de l'esprit, & semblable au lis qu'un coup de vent à couché par terre, cette violente secousse la renversa mourante sur son lit. Ladi Harcourt

n'eut rien de plus pressé que d'accourir à son secours. Que ne lui dit-elle pas pour répandre le baume adoucissant de la consolation sur les profondes blessures de son ame oppressée! Mais quelque tendre & affectueux que fût le langage de cette vertueuse Dame, il ne put calmer les premiers transports de sa belle-fille. Sir Charles & M. Floyd lui dirent aussi tout ce que leur tendresse put leur suggérer pour dissiper ses craintes & adoucir son sort. On appella les plus célebres Médecins; mais, comme la maladie venoit des violentes secousses de l'ame, plutôt que de quelque dérangement dans le corps, toute leur habileté ne servit de rien, & durant quelques jours la froide main de la mort parut à chaque instant prête à saisir sa belle proie.

Lord Beauclair partagea bien sincérement le chagrin commun & fut vivement touché de la mort, vraisemblablement prochaine, de sa belle-sœur. Ce triste & ressemblant tableau de sa situation lui fit

pousser un douloureux soupir. A la vue des funestes effets de la lâche infidélité de Henri, il ressentit avec une nouvelle force les angoisses que lui causoient les écarts de son Henriette. Sourde aux remontrances de son mari & insensible à toutes les raisons qu'elle avoit de le chérir, cette femme ingrate & étourdie continuoit ses liaisons avec Sir James Lorrain. Comme c'étoit la premiere fois que son cœur avoit éprouvé d'autres sentimens que ceux de la vanité, l'amour la subjugua totalement. Lord Beauclair observant ses fréquentes absences, remarquant d'ailleurs en elle une inquiétude & une impatience qu'elle ne pouvoit dissimuler quand elle étoit retenue chez elle, jugea qu'elle étoit engagée dans quelque liaison criminelle; il la fit suivre, & sut par ce moyen, qu'elle alloit souvent chez une femme des connoissances de Sir James. Ce n'étoit pas assez: il voulut savoir ce que c'étoit que cette femme: La personne qu'il chargea de s'en enquérir,

lui rapporta que sa réputation étoit fort équivoque, & que sa société ne convenoit nullement à Ladi Beauclair. Il n'en fallut pas davantage pour confirmer ses craintes, & il ne lui fut plus possible de douter de l'étendue de l'outrage qu'on lui avoit fait. Il avoit eu tant à se plaindre des indignes procédés de sa femme, que, depuis quelque temps, il ne mettoit plus dans ses remontrances le ton tendre & affectueux qu'il y avoit toujours mis. Il ne garda donc aucun ménagement en lui annonçant les soupçons qu'il avoit, & lui dit qu'il vouloit absolument qu'elle cessât de voir cette femme. Enfin, outré de voir qu'indépendamment de cette défense elle continuoit de lui faire des visites, il ne put surmonter plus long-temps sa colere & rompit ouvertement avec elle. De ce moment ils firent lit à part, & ils n'eurent plus aucune communication l'un avec l'autre. M. Floyd accourut une seconde fois pour appaiser Lord Beauclair; mais tout ce qu'il put obtenir de lui, fut qu'il

n'y auroit point de séparation par justice : du reste, il n'y eut pas moyen de faire renaître la bonne intelligence entre les deux époux. Ils continuèrent à vivre sous le même toit ; mais comme s'ils eussent été étrangers l'un à l'autre, & même fort éloignés l'un de l'autre.

Quoique séparé de sa femme, Lord Beauclair ne pouvoit s'empêcher de l'aimer. Aussi cette désunion lui causa-t-elle le chagrin le plus vif. Les compagnies & les amusemens lui devînrent ennuyeux, la lecture insipide ; la vie même lui fut à charge, & il desira d'en voir la fin : envain chercha-t-il la tranquillité dans la solitude & la retraite ; la mélancolie le gagna tellement que son tempéramment en fut affecté & qu'en peu sa santé déclina visiblement. Quelque bon sens qu'il eût, quelque instruit qu'il fût de l'incertitude de toutes les jouissances de ce bas monde, il ne put surmonter le chagrin de s'être trompé dans le choix de sa compagne, de celle qu'il avoit cru devoir

faire le bonheur de sa vie, ni recouvrer la paix que lui avoit fait perdre l'infidelle Henriette. Enfin, il faisoit si peu de cas de la vie qu'il laissa faire à son mal des progrès auxquels il ne fut plus possible d'apporter remede; de sorte que quand on appella des Médecins pour le secourir, ceux-ci déclarerent que le mal étoit si profondément enraciné qu'il étoit devenu incurable. On avoit été long-temps sans s'appercevoir du déclin de sa santé, & il n'étoit venu dans l'idée de personne que son état fût menaçant, parce qu'en tout temps il avoit eu soin de cacher le chagrin qui le dévoroit.

Henriette ne fut point touchée de la triste situation de son mari. Son cœur eut dû être navré en voyant la main de la mort levée sur ce digne Seigneur, sur cet époux si tendre & si indulgent; mais il étoit fermé & à la compassion & à l'affection. Son amour pour Sir James éteignoit en elle tout autre sentiment. Une chose surtout occupoit alors toute l'attention de

cette femme indigne, & lui faisoit perdre de vue tout autre objet. De sa liaison avec Sir James étoient résultées des suites qu'elle n'avoit pas prévues, quoique très-naturelles, & qui étoient de conséquence à cause de sa séparation d'avec son mari. Il y avoit quelques mois que cette séparation subsistoit lorsqu'elle s'apperçut des effets de son amour illicite. Si elle n'eût usé de toute sorte d'artifices pour cacher sa grossesse, elle auroit été sensible aux yeux même du public. Des habits de nouvelle invention, des attitudes étudiées cacherent l'arrondissement de son ventre, mais sans l'empêcher d'être dans des transes continuelles, tant elle craignoit d'être découverte. Enfin l'heure critique approchant elle se jetta dans sa chaise, & conformément à des arrangemens pris d'avance, elle se fit porter à la maison de l'amie de Sir James qui étoit dans la confidence de leur intrigue & de ses suites. Heureusement, elle ressentit les douleurs de l'enfantement le soir même, & peu

d'heures après elle fut délivrée, moyennant les secours qu'on eut soin de lui procurer. Elle ne pouvoit prendre trop de précautions pour n'être pas découverte ; c'est pourquoi nonobstant sa situation & le danger qu'elle couroit, elle voulut être ramenée presqu'aussitôt après sa délivrance, afin que son absence ne donnât pas lieu à des soupçons. A son retour elle se mit au lit sous prétexte d'une indisposition soudaine, & elle y resta jusqu'à ce que, par les soins d'une de ses femmes, qui étoit dans son secret, elle fut parfaitement guérie. Sir James eut soin de procurer une nourrice à l'enfant, & l'affaire sembloit ensevelie dans l'oubli, quand une querelle entre Lady Beauclair, & la domestique à qui elle s'étoit confiée, en occasionna la découverte.

Cette fille se prévalant du pouvoir que lui donnoit ce secret, commença par prendre des tons impertinens & parut mécontente des sommes qu'on lui donnoit de temps à autre pour lui fermer la bouche.

D'un autre côté, Lady Beauclair ne crut pas devoir acquiefcer à des demandes qui lui fembloient exorbitantes. Cela occafionna une altercation qui finit par une querelle ; & la domeftique, pour fe venger, alla raconter au Lord Beauclair tout ce qu'elle favoit. C'eft une bien malheureufe fituation que celle d'une perfonne qui, pour fatisfaire une paffion criminelle, s'expofe à l'infolente tyrannie de fes domeftiques. Rien de plus dur qu'un efclave devenu puiffant; auffi vaut-il infiniment mieux être dans la dépendance réelle d'une perfonne honnête que dans celle d'un vil domeftique, qui tôt ou tard abufera sûrement de la connoiffance qu'il a de la foibleffe ou du fecret de fon maître. Ce dernier coup porté à la fenfibilité du Lord Beauclair, acheva ce que fes foupçons avoient déja bien avancé, & depuis cette information il fut dans l'état le plus allarmant jufqu'au moment où il mourut, victime de l'infidélité & du mauvais cœur de fa femme. M. Floyd, indigné ou ne

peut plus de la conduite de sa fille, usa de toute son autorité & la réprimanda vivement. Elle écouta avec respect ses reproches ; mais ils firent peu d'impression sur son cœur, & elle n'en eut pas plus d'envie de mieux se comporter dans la suite. Occupée uniquement de sa passion criminelle, son ame étoit fermée à tout ce qui auroit pu la toucher d'ailleurs. La crainte même de la honte & la perte de sa réputation étoient comptées pour peu, dès qu'elles entroient en concurrence avec son amour pour Sir James.

Mr. Floyd appella à son secours toute l'éloquence de l'amitié pour consoler Lord Beauclair & ranimer l'ame de ce digne Seigneur prête à périr de tristesse ; mais il ne put rester auprès de lui autant qu'il auroit desiré à cause de la situation d'Isabelle que ses vertus lui rendoient chere en proportion du réfroidissement qu'il avoit pour la coupable Henriette. Isabelle, ce cher & digne objet de la tendresse paternelle, fut menacée durant quelque temps

d'une fin prochaine ; mais la vigueur de sa jeunesse, la force naturelle de son tempéramment & les bons offices de ses amis, qui étoient sans cesse auprès d'elle, lui aiderent à repousser les coups de la mort. Cependant sa convalescence étoit longue ; &, comme la cause du mal subsistoit encore, on devoit craindre une rechûte. On avoit dépêché plusieurs couriers à Henri pour l'informer de la maladie de sa femme ; mais, comme il étoit à une grande distance & qu'on étoit incertain quelle route il avoit pris, il se passa beaucoup de temps, avant qu'on pût le trouver. Le vice ne l'avoit pas gagné au point de le rendre insensible au danger d'une femme qu'il savoit très-bien mériter un tout autre traitement de sa part, & son ame n'étoit pas assez endurcie pour dédaigner les remontrances & les reproches de son pere, qui, dans ses lettres usoit des termes les plus forts, les plus énergiques & les plus touchans. Le vautour ne s'attache pas plus fortement à sa proie que fit le remord au

cœur de cet époux coupable quand il apprit la triste situation d'Isabelle, & l'illusion qui l'avoit séduit depuis si long-temps, ne put tenir contre ses déchiremens.

Le cœur de Henri étoit changé; mais les heureux effets de ce changement furent retardés par un incident auquel il ne songeoit pas. Depuis long-temps il croyoit être en paisible possession de Lady Verulam, persuadé qu'il ne devoit pas craindre qu'on vînt à une si grande distance lui disputer son trésor; aussi fut-il dans la derniere des surprises, lorsque, durant sa résidence à Florence, il reçut du Colonel Bastion une lettre où celui-ci l'informoit qu'il étoit à Turin; qu'il avoit fait ce voyage pour venir lui demander satisfaction de la séduction d'une Dame sur laquelle il avoit un droit antérieur au sien; qu'en conséquence il comptoit le voir sur les limites du territoire de Venise, dès qu'ils feroient convenus de la maniere dont ils se battroient. Quitte des affaires de son emploi, & libre de s'oc-

cuper de celles de ſon cœur, le Colonel jugea ne devoir pas laiſſer tranquillement à ſon rival la poſſeſſion de Lady Verulam, dont il étoit toujours éperdument amoureux. Comme il étoit rempli de cette idée, il rencontre par haſard un Monſieur de ſa connoiſſance revenu depuis peu d'Italie, qui lui fait un récit de la joie & de la ſituation, en apparence heureuſe, de Henri. Il n'en faut pas davantage pour ranimer ſa jalouſie & le déterminer à aller à la pourſuite de ſon rival. Toujours excité par cette paſſion indomptable, il étoit venu juſqu'à Turin, & ce fut de-là, comme nous avons dit, qu'il écrivit à Henri, pour lui annoncer le ſujet de ſon voyage, Henri étoit trop brave pour refuſer un cartel, ou pour éviter le combat, quoique pour une mauvaiſe cauſe. S'il n'eût pas cru ſon honneur compromis, il y a toute apparence qu'en cette conjoncture il auroit volontiers cédé ſa maitreſſe pour calmer le Colonel irrité; d'autant plus que les lettres

qu'il venoit de recevoir, joint au dégoût qui suit la satiété, étoient bien suffisantes pour le déterminer à en faire une résignation libre & volontaire. Mais il lui sembla que c'étoit un parti qu'il ne pouvoit prendre alors sans se couvrir d'un opprobre auquel nul homme d'honneur ne sauroit survivre. Telle est la force d'une coutume établie dans des siecles de barbarie, que suivent encore aujourd'hui d'insensés partisans du faux point d'honneur, quoiqu'une infinité de personnes d'un courage réel & bien constaté, la méprisent & en condamnent les funestes effets.

Henri ne fit pas attendre long-temps sa réponse au Colonel. Il lui marqua qu'il iroit au plutôt le trouver accompagné d'un seul domestique, & qu'il lui laissoit le choix des armes, ainsi que du temps & du lieu du combat. Les arrangemens furent donc bientôt faits, & Henri, prétextant à Ladi Verulam la nécessité de s'absenter pour quelque temps, partit pour aller trouver son agresseur.

Le Colonel arriva un jour avant Henri dans la ville où ils étoient convenus de s'aboucher, & comme il avoit laissé son nom à la poste & aux principales auberges, il ne fut pas difficile à celui-ci de le trouver. Point de remise pour les vrais brâves quand ils se sont une fois expliqués; aussi le Colonel Bastion & Henri ne firent-ils que se dire deux mots & partirent pour se rendre à une vallée située à une lieue de la ville. On avoit choisi cet endroit isolé, qui est limitrophe de l'Allemagne, afin de faciliter à celui qui survivroit au combat le moyen d'y passer. Comme la chose ne pouvoit se terminer sans qu'il y eût du sang répandu, ils eurent quelque envie d'emmener avec eux un chirurgien, mais ils firent réflexion que ce seroit une indice de leur dessein, & ils préférerent de courir tous les hasards, plutôt que de confier leur secret à personne. Arrivés au lieu convenu, qui étoit un marais environné de bois & par-là d'autant plus propre à leur dessein, ils descendirent de cheval, &

après être convenus qu'ils se battroient avec leurs épées, comme l'arme la plus honorable & la plus égale, ils quitterent leurs habits avec le plus grand sang-froid. Le Colonel, animé par la vengeance & qui combattoit pour ce que son antagoniste avoit déja obtenu, fondit avec fureur sur Henri. Celui-ci, qui paroit avec adresse ses coups qu'on lui portoit, reçut néanmoins une légere blessure à l'épaule. En commençant le combat, son dessein étoit de se tenir seulement sur la défensive ; mais quand il vit son sang couler, sa colere s'anima, & faisant usage de toute son habileté, il avança à son tour sur le Colonel. Il ne fut pas plus heureux à l'attaque qu'à la défense, car son adversaire lui alongea un coup dans le côté d'où jaillit à l'instant une quantité de sang. Le Colonel se crut alors maître de la vie de son rival, & le pressant vivement pour completter sa victoire, il lui plongea son épée dans le corps en recevant celle d'Henri immé-

diatement

diatement au-dessous de la mamelle droite. Ils tomberent au même instant l'un & l'autre, & l'abondance du sang qu'ils perdoient les fit évanouir aussi-tôt. Tandis qu'un des domestiques bandoit leurs plaies, l'autre courut à bride abattue vers la ville prochaine pour leur procurer les secours nécessaires.

Heureusement celui-ci rencontra à peu de distance des voyageurs qui traversoient le chemin dans leur voiture; il implora leur assistance & les conduisit à l'endroit où les deux combattans étoient étendus, baignés dans leur sang. Avec l'aide de quelques cordiaux qu'ils se trouverent avoir sur eux, ils leur firent revenir la connoissance; & après avoir arrêté le sang le mieux qu'ils purent, ils les placerent dans leur équipage & retournerent à la ville, retardant leur voyage avec une bonté & une humanité peu communes pour rendre service aux deux blessés. Deux chirurgiens accoururent au-devant d'eux; mais l'on crut que le mieux seroit de les con-

duire à leurs hôtels respectifs avant de procéder à l'examen de leurs blessures, & l'on continua d'avancer vers la ville. Comme le mouvement de la voiture faisoit couler le sang de fois à autre, on fut obligé d'aller fort doucement; malgré toutes ces précautions, ils tomberent de nouveau sans connoissance quand on les mit dans leurs lits. Les chirurgiens ayant sondé leurs plaies déclarerent que, quoique très-dangereuses, cependant elles n'étoient pas mortelles; que, par une espece de miracle, les parties vitales n'étoient point attaquées, ce qui leur faisoit espérer que ces Messieurs guériroient si la fievre ne survenoit pas; néanmoins que la cure seroit longue.

Le valet de Henri crut ne pouvoir se dispenser de faire partir un exprès pour aller porter cette triste nouvelle à Mr. Floyd, & le prier de prendre le tempérament qu'il croiroit le plus convenable pour la communiquer à Sir Charles & à Lady Harcourt. Il lui faisoit espérer qu'on

ſauveroit la vie à ſon maître, mais en lui faiſant la deſcription de ſon état, de maniere à cauſer les plus vives allarmes. Quelle déſolation parmi cette reſpectable famille quand cette nouvelle lui parvint! Rien n'étoit plus dangereux que d'en laiſſer ſoupçonner la cauſe à Iſabelle dans l'état où elle étoit; mais la triſteſſe de Sir Charles, de Lady Harcourt & de Mr. Floyd étoit trop profonde pour la pouvoir cacher; elle s'en apperçut & les accabla de tant de queſtions, qu'à la fin elle leur en arracha le ſecret. Quel coup pour le cœur de cette tendre & généreuſe épouſe! Pour imaginer combien il fut poignant, il faudroit aimer comme elle aimoit ſon Henri, & être capable d'une auſſi grande bonté qu'elle. Son affliction ne s'exhala ni en lamentations vaines, ni en reproches inutiles, premieres effuſions d'une ame foible; mais n'écoutant que les inſpirations de ſon ame toujours bonne, toujours indulgente, cette femme unique forma ſur le champ la réſolution

d'aller promptement au ſecours de ſon mari, afin de tâcher par ſes ſecours & ſes tendres ſoins de lui rendre la ſanté, & de recouvrer encore une fois ſon affection. Son pere, Sir Charles & Lady Harcourt eurent beau lui repréſenter le danger d'un pareil voyage dans l'état où elle étoit : rien ne fut capable de détourner cette ame ferme d'obéir aux loix de l'amour & du devoir. Une grande difficulté, c'étoit comment elle pourroit ſupporter la voiture : elle ne l'arrêta pas. Ses amis, la voyant donc déterminée à partir à quelque prix que ce fût, ſouſcrivirent enfin à ſes ſupplications, dans l'eſpérance que le changement de climat contribueroit au rétabliſſement de ſa ſanté & que la variété des objets la diſtrairoit un peu de ſes chagrins. Ils prirent auſſi tous les trois le parti de l'accompagner.

Le départ ne fut différé que juſqu'à ce qu'on eut fait les préparatifs néceſſaires. On y employa peu de temps ; encore Iſabelle ne ceſſa-t-elle de ſe plaindre du

retardement. Son fidele cœur avoit pris les devants; déja elle étoit avec son Henri, ne se souvenant plus de ses égaremens ni des chagrins qu'il lui avoit faits. La santé de son mari étoit l'unique sujet de son inquiétude. Rien n'empêcha d'abord d'aller bon train que la foiblesse d'Isabelle; & si on l'eût voulu croire, on n'y auroit eu aucun égard; mais plus elle approchoit de l'endroit qui renfermoit l'objet de tous ses vœux, moins elle se trouvoit en état d'avancer.

Les parens de Henri avoient eu la précaution de faire prendre les devants à un domestique pour le prévenir de leur approche. Ses blessures étoient dans un etat favorable; mais les agitations de son esprit empêchoient sa santé de se remettre parfaitement. Quand il pensoit à ses infidélités envers la meilleure & la plus tendre des femmes; quand il réfléchissoit aux chagrins qu'il avoit causés à ses respectables amis, & aux suites qu'avoient eu ses égaremens; quand il comparoit les

plaisirs passagers & peu satisfaisans d'une passion coupable avec les remords cuisans & continus qui en résultent, il ne pouvoit concevoir quel avoit été son aveuglement. Enfin, parfaitement convaincu de l'indignité de sa conduite, il résolut après la plus sérieuse considération, de rentrer dans les paisibles sentiers qu'il avoit étourdiment quittés; ceux qu'il avoit suivis étoient, il est vrai, parsemés de roses, mais en si petite quantité, mais les ronces & les épines y dominoient tellement qu'ils en étoient déplaisans, & embarrassans au point de ne savoir bientôt plus comment s'en tirer.

Cette résolution prise, il fit dire à Lady Verulam qu'il la prioit de ne point le venir trouver, mais de rester à Florence jusqu'à ce que sa santé lui permît de la reconduire en Angleterre, si elle n'aimoit mieux profiter de l'occasion qu'elle pourroit avoir de retourner en sa patrie avec quelque famille Angloise. Il lui marqua aussi que la maladie lui ayant donné

le loisir de réfléchir sur le déréglement de leur conduite, il étoit déterminé à renoncer à toute liaison criminelle avec elle, lui jurant néanmoins une amitié à toute épreuve, & l'assurant en conséquence de contribuer à son bonheur autant qu'il seroit en son pouvoir. „ Trouvez bon, ajouta-t-il, que je vous observe qu'il n'est pas possible que vous soyez heureuse tant que vous braverez ouvertement les censures des hommes & les loix de la société. " Lady Verulam n'avoit pas un assez grand fond de délicatesse & de sensibilité pour regretter long-temps la perte de son amant. Toute liaison qui n'est fondée, ni sur une estime réciproque, ni sur une affection véritable, se rompt facilement. Cette femme volage lui répondit qu'il avoit raison, & souscrivit sans peine à ses propositions; mais ce ne fut, ni par conviction, ni par sentiment de son inconduite. L'amour du changement, les hommages du Colonel Bastion revenu à propos près d'elle, em-

pêcherent ses reproches & la firent consentir sans balancer à la retraite de Henri. En effet le Colonel étant guéri de sa blessure beaucoup plutôt que celui-ci, étoit parti dès que sa santé le lui avoit permis, pour aller trouver sa maîtresse dont il avoit appris la résidence durant sa maladie. Il la trouva dans de si heureuses dispositions après les remontrances de Henri, qu'il n'eut pas besoin de faire de grandes protestations d'amour pour triompher de son indifférence. Il vint donc bientôt à bout de son dessein; après quoi s'imaginant avoir supplanté son rival, il remena sa conquête en France, pour changer le lieu de la scene.

La nouvelle de cet événement ne déplut pas à beaucoup près à Henri qui par-là se vit libre de suivre son plan de réforme. La seule inquiétude qui lui restoit étoit celle qui devoit naturellement lui causer la crainte de l'abord de sa famille, après l'avoir offensée si essentiellement par ses manquemens répétés aux

devoirs d'époux & de fils. Un signe certain d'un retour sincere & un présage assuré d'un changement total en lui, c'est qu'en guérissant de la folie qui avoit si long-temps obscurci son entendement, il redevint susceptible de honte ; il ne se rappelloit point sans rougir les chagrins qu'il avoit causés à sa femme & à ses parens ; cependant il comptoit tellement sur la bonté de l'une & sur l'affection des autres, qu'en arrivant ils le trouverent dans un état assez tranquille. Isabelle bannit tout soupçon en le voyant, & courant dans ses bras, lui dit d'une voix entrecoupée, que tout étoit pardonné. Cette ame vraiment magnanime crut devoir tout de suite chasser de l'esprit de son mari toute idée de crainte, & voulut qu'il ne fût parlé du passé en aucune maniere, de crainte que cela ne donnât occasion à quelques reproches. Heureuse de trouver la santé de son Henri si bien remise, elle oublia l'imprudence qui avoit mis sa vie en danger & ne mêla aucune réflexion

à ses caresses. Un généreux pardon éleve celui qui en est capable au-dessus de l'humanité, & le rend en quelque façon semblable à Dieu. Frappés du grand exemple d'Isabelle, Sir Charles, Lady Harcourt & Mr. Floyd embrasserent leur enfant avec une affection & une cordialité sinceres. Un si noble procédé eut un plus puissant effet sur l'ame franche de Henri que n'auroient eu l'aigreur & la sévérité : il reconnut de bonne foi combien sa conduite étoit condamnable & combien elle contrastoit avec la constance & la dignité d'Isabelle. Les émanations sacrées de la vertu s'étant ouvert une voie au travers des ténebres dont son ame étoit enveloppée, il sentit tout d'un coup se dissiper les nuages épais qui jusqu'alors avoient intercepté les rayons vivifians de la paix & de la vérité.

Dès que les deux époux furent à quoi s'en tenir sur leurs sentimens mutuels, la joie qu'ils en eurent influa merveilleusement sur leur santé. Les plaies de Henri

n'étant plus irritées par de triſtes réflexions, ſe cicatriſerent d'elles-mêmes, & l'eſprit d'Iſabelle n'étant plus tourmenté par l'incertitude, elle reprit ſa tranquillité naturelle. Sa gaieté revint & ſes joues flétries par la main impitoyable de la déſolation, reprirent les couleurs de la roſe. La bonne intelligence ainſi renouvellée dans cette famille eſtimable, Henri goûta plus de plaiſirs & de ſatisfaction dans une heure qu'il n'avoit fait durant tout le temps de ſes égaremens. Plus de réflexions ameres qui empoiſonnaſſent ſa joie; plus de cenſures de la part de ſes parens, plus de ſarcaſmes de la part du monde (On ne ſauroit s'empêcher d'y être ſenſible, de quelque impudence qu'on s'arme) qui déchiraſſent ſon cœur. Pour la premiere fois il jouit du plaiſir de communiquer le plaiſir. Le bonheur de ſes amis redoubla le ſien, & l'ame franche & bonne de ſon Iſabelle excita dans la ſienne des ſenſations d'une douceur & d'une délicateſſe qui lui avoient été inconnues juſques

alors. A la contemplation des qualités rares de cette femme adorable, à la reconnoissance de ses généreux procédés succéderent en peu l'amour le plus tendre, l'attachement le plus durable. Quant aux transports d'Isabelle, lorsqu'elle vit ce changement dans son époux, il faudroit la plume de Sterne pour les retracer. Nous n'ignorons pas notre insuffisance pour dignement célébrer cette ame sublime. Nous nous permettrons seulement de dire qu'on peut comparer la joie qu'elle ressentit à la volupté qui n'est ici bas le partage que des cœurs exempts de toute passion turbulentes, & des ames expansives, qui dégagées en quelque façon d'elles-mêmes ne sont heureuses que par le bien qu'elles font, & qui ainsi disposées seroient dignes d'être admises dans le sejour de la béatitude, réservée à l'amour pur & désintéressé.

Henri se trouvant bien de l'air d'Italie qui pendant l'hiver est doux & salutaire, l'aimable famille fit la partie d'y passer

quelque temps. Pour satisfaire leur curiosité, ils dirigerent d'abord leur course vers Venise, ville où tout présente un aspect charmant & admirable. Comme ils descendoient la Brenta en venant de Padoue, ils virent avec une agréable surprise une infinité de beaux palais qui embellissent les bords de cette riviere; mais quand ils entrerent dans le lac sur lequel est situé Venise, ils furent dans une espece d'enchantement en voyant cette ville superbe qui, comme une autre Vénus, semble sortir de la mer. Des canaux sans nombre tout couverts de gondoles, une infinité de petites isles dont la variété ajoute à l'agrément des églises qui sont d'une grandeur & d'une majesté imposante, captiverent long-temps leur attention, & exciterent leurs acclamations. Cependant cette ville magnifique, sur laquelle la vue se promene avec tant de plaisir, leur parut bientôt une résidence fort déplaisante à cause d'un grand nombre d'inconvéniens que ses embellis-

liſſemens ne ſauroient compenſer, de façon que dans leur maniere de penſer leur pays natal leur ſembloit mériter la préférence, quoique ſujet à des variations perpétuelles de temps. Des eſſaims innombrables de moucherons qu'attire l'eau à Veniſe cauſent un tourment continuel aux étrangers. L'eau fraîche, objet d'un ſi grand & néceſſaire uſage, eſt d'un goût ſaumâtre qui déplaît ſouverainement à ceux qui n'en ont pas l'habitude; & cela doit être, parce que ramaſſée des pluies qui tombent ſur les toits des maiſons, on la conſerve dans des citernes faites en terre, qui ſans doute ne ſont pas aſſez bien cimentées pour empêcher qu'il n'y filtre quelque peu d'eau de la mer qui eſt là tout près. A ces déſagrémens ajoutons ceux de voir une populace indécente à l'excès, & de ne pouvoir faire un pas dans les rues ſans être aſſailli par une multitude de mandians; & il ne paroîtra plus ſurprenant que des Anglois n'aiment pas à faire un long ſé-

jour dans cette ville. Durant le carnaval & jusqu'à ce que le voyageur ait satisfait sa curiosité ou rempli l'objet de son voyage, il peut supporter ces inconvéniens; mais après cela il n'est guere possible qu'il soit tenté de s'y arrêter davantage.

Mais ce qui révolta l'aimable Isabelle, & doit révolter quiconque reconnoît qu'il n'y a de véritables charmes que dans la vertu & l'amour conjugal, c'est l'usage où sont les Dames Italiennes de laisser là leurs époux dès le lendemain de leurs nôces pour vivre avec leurs Sigisbées, qui jouissent avec elles de tous les privileges du mari. Il faut convenir que les mariages Italiens sont plutôt des alliances de familles que ce que nous entendons dans ce pays par mariage. Si l'on considere que la plupart des Demoiselles sont conduites à l'autel du couvent où elles ont été élevées, ne connoissant pas; ou du moins que très-peu l'homme, à qui elles vont s'unir, on sera moins étonné de les voir suivre leur penchant pour un

autre qui eſt plus de leur goût. Il eſt ſi peu d'uſage que l'amour entre pour quelque choſe dans ces mariages, qu'on a vu une infinité de Demoiſelles ſe marier uniquement pour vivre librement avec leurs Chevaliers ſervans. Ceux dont les cœurs chaſtes frémiſſent à l'idée de violation de l'engagement le plus ſacré que puiſſent contracter les humains, ceux-là s'imagineront probablement que la liaiſon entre une Dame & ſon Sigisbée eſt innocente, & qu'elle ſe réduit à ce que celui-ci accompagne l'autre dans tous les cercles & aſſemblées. Ils ſe trompent très-fort. Après les viſites ou promenades, ils ſe renferment enſemble dans l'appartement de Madame, afin de n'être pas troublés dans leurs plaiſirs, & cela avec auſſi peu de myſtere que feroient deux époux dans d'autres pays, & perſonne ne s'aviſe d'y trouver à redire. Chaque mari eſt lui-même le Sigisbée de la femme d'un autre, de façon que l'injure, ſi c'en eſt une, eſt réciproque. Ainſi la

jalousie, qui autrefois étoit la passion caractéristique des Italiens, est aujourd'hui proscrite de chez eux : le mot même en est rayé de leur vocabulaire. L'affection naturelle des peres pour leurs enfans, qui contribue si essentiellement au bonheur des habitans des autres pays, est inconnue en celui-ci. Cela doit être dans quiconque doute si les enfans qui portent son nom, sont véritablement les siens. A Venise tous les enfans sont regardés comme enfans de la République.

Tandis qu'on faisoit ces remarques sur les mœurs des Vénitiens, le charitable cœur d'Isabelle plaidoit en leur faveur : ce modele de fidélité & de constance prétendoit que cette regle n'étoit pas sans exception, & refusoit de se rendre aux preuves sans nombre qui se présentoient à toute heure de cet usage pervers ; mais, quoiqu'elle témoignât en toute occasion combien elle en étoit indignée & qu'elle le condamnât toujours hautement, elle parut en être moins révoltée après quel-

que temps de séjour à Venise ; c'étoit encore un effet de son bon cœur, qui la servoit mieux que son esprit : elle crut donc que cette coutume pernicieuse venoit moins de l'esprit de libertinage des Dames Vénitiennes, que de l'exemple & de la corruption des mœurs du pays.

Malgré l'indifférence dont est infailliblement suivi tout mariage Italien, les cérémonies s'en font ordinairement en public & avec beaucoup de magnificence. Une circonstance bien singuliere qu'observerent nos voyageurs, c'est que le jour des noces on distribue à tous les parens & amis des nouveaux époux un épithalame imprimé d'une longueur qui ne finit pas, & qui en cela est bien peu proportionné à la durée du bonheur conjugal. C'est le seul jour où la femme, comme nouvelle mariée, a le droit de porter un habit blanc. Des loix somptuaires, sagement établies pour réprimer le luxe, obligent les femmes en tout autre temps d'être vêtues de noir. Moyennant ce réglement,

on ne peut distinguer les rangs & la condition des Vénitiennes que par la quantité de leurs pierreries. Nos voyageurs ne purent s'empêcher de regreter que cette sage loi ne fût pas établie en Angleterre aussi, où le luxe des habits est poussé si loin qu'il est souvent une source de détresse & de pauvreté.

Rome, seconde place de remarque qu'ils visiterent, leur offrit des sujets sans nombre d'admiration. L'aimable famille ne pouvoit se lasser de contempler la magnificence de l'Eglise de Saint Pierre & de beaucoup d'autres temples de l'ancienne capitale du monde. Une infinité de tableaux & de statues leur parurent d'une merveilleuse beauté; mais ce qui attira sur-tout leurs regards, ce fut l'Hercule Farnese, l'Apollon Belvedere, le Laocoon, l'Antinoüs & le Gladiateur mourant, ces restes inestimables de l'habileté sans égale des anciens. Ils allerent plusieurs fois visiter ces chefs-d'œuvres, & ce fut toujours avec un plaisir nouveau, parce

qu'ils leur présentoient à chaque fois des beautés qui avoient échappé à leurs observations antérieures. Les vénérables restes de l'ancienne Rome ne pouvoient manquer de réveiller des grandes idées dans des esprits instruits par l'étude des Auteurs classiques, & conséquemment remplis d'un respect en quelque façon religieux pour les illustres habitans de cette ville orgueilleuse. Que n'eurent-ils pas lieu de penser de la magnificence des Empereurs en voyant les colonnes immenses, les beaux ponts, les vastes amphithéatres, les superbes arcs de triomphe de cette ancienne maîtresse du monde ? Ce sont ces monumens antiques qui, quoique tous en ruines, leur firent concevoir quelle a dû être la grandeur Romaine, & qui dévoilerent à leurs yeux un prodige qu'on a peine à concevoir de nos jours. Ils ne revenoient pas de leur surprise en considérant l'impossibillité apparente de transporter d'Egypte à Rome la colonne trajale qui consiste en un seul

bloc de marbre d'une groſſeur & d'une hauteur étonnante. Tant de magnifiques reſtes étoient bien propres à ſoutenir l'enthouſiaſme que leur avoit déja inſpiré la lecture des Poëtes : mais quand ils détournerent les yeux des monumens impoſans, quoique ruinés, de cette cité autrefois ſi peuplée pour les porter ſur la nouvelle Rome, réſidence du Souverain Pontife, à ce contraſte frappant ils ne púrent ſe défendre de ſoupirer en s'écriant: *Sic tranſit gloria mundi* (1). Les Princes de Rome & les Cardinaux vivent, il eſt vrai, avec ſplendeur, & à cet égard ſoutiennent un peu le nom Romain; mais quel rapport entre leur nombre & celui des Sénateurs de la République! Quel rapport entre leur maniere de vivre & la magnificence du ſiecle d'Auguſte!

Durant leur ſéjour à Rome ils virent avec une agréable ſurpriſe toute la ville accourir à un ſpectacle qui, ſans être nou-

(1) Ainſi paſſe la gloire du monde.

veau pour eux, leur plut néanmoins beaucoup. C'étoit un élégant yacht d'une Dame Angloiſe de la premiere diſtinction, qui, perſécutée chez elle par des ennemis envieux & mal-intentionnés, avoit été forcée de s'expatrier. Les bords du Tibre étoient couverts d'une multitude de monde qui venoit de toutes parts pour voir ce charmant objet, nouveau pour elle. Ils furent auſſi témoins du reſpect & de l'attention qu'on eut pour l'illuſtre Dame à qui appartenoit le bâtiment, hommages que toute perſonne non prévenue étoit forcée de rendre à ſon affabilité, à ſes graces, & ſur-tout à la bonté de ſon cœur. Ils eurent part aux honneurs qu'on lui rendit, & ne furent pas peu flattés d'être nés dans l'Etat auquel elle devoit elle-même ſa naiſſance & ſes titres.

De Rome nos voyageurs prirent le chemin de Naples; c'eſt le même que prenoit Horace pour aller à Brindes. Remplis de cette idée ils crurent avoir pour compagnon de voyage ce Poëte immor-

tel, & bien leur en prit de ce que leur imagination les fervoit fi bien; car la route eft extrêmement défagréable. Ce jardin du monde, où de toutes parts l'on voyoit réunis l'utile & l'agréable, du temps du difciple charmant d'Epicure, n'offre aux yeux du voyageur étonné que des collines ftériles & nues, des marais ftagnans & fangeux. Cependant la vue s'arrête avec plaifir fur quelque terrein fertile & fort bien tenu qu'on trouve de temps à autre; mais quelques allées de myrtes & d'orangers ne compenfent pas les mauvaifes provifions, les chemins affreux & l'apparence générale de défolation répandue fur cette route. On oublie néanmoins bien vîte les difficultés & les défagrémens de cette traverfée quand on a une fois apperçu Naples & fes environs. L'affiette de cette ville fur une pente douce, les collines, les Ifles, la baie, tout offre un afpect raviffant. Une belle côte en forme de fefton, où fe retiroient les anciens Romains durant l'hiver, le Mont Caprée,

fameux dans l'Histoire pour avoir été le théatre des débauches de Tibere, le célebre Mont Vésuve, tout conspire à flatter les yeux & à échauffer l'imagination. Les villes souterreines d'Herculanum & de Pompeïo fournirent aussi, abondamment à leur curiosité; & ils purent juger par ces échantillons de ce que fut Rome & ses dépendances avant que le déclin naturel aux Empires & les éruptions du Mont Vesuve eussent opéré d'aussi grands changemens.

Le principal amusement des Napolitains est le grave opéra qui se tient dans le palais du Monarque. Ce qui doit paroître étrange, c'est que la Noblesse Napolitaine aille à ce spectacle, plutôt pour se visiter que pour entendre les chanteurs & les cantatrices; loin d'être attentifs à la musique, ils ne cessent de parler & rire tant que la scene dure & ne paroissent donner d'attention qu'aux ballets. Prévenus que les Italiens étoient fous de la musique au dernier excès, nos voyageurs avoient

avoient peine à en croire leurs yeux. Ils ne tarderent pas à être convaincus du peu de cas qu'en faisoient les Napolitains. La chose paroîtra moins improbable dès qu'on saura qu'ils se donnent très-rarement des repas entre eux & qu'ils ne se visitent presque jamais qu'à l'Opéra. De-là vient qu'ils manquent rarement à ce spectacle, quoiqu'on donne la même piece plusieurs jours de suite. La salle leur sembla d'une magnificence qui ne cede en rien à toutes celles qu'un voyageur peut voir dans son grand tour. L'étonnante étendue du théâtre, la vaste circonférence des loges, & la hauteur du plafond jettent dans une espece d'enchantement; mais l'opéra commence-t-il, on est affecté bien différemment; l'on voit à l'instant que l'édifice est beaucoup mieux disposé pour la satisfaction des yeux que pour celle des oreilles. Les voix des chanteurs, si l'on en excepte quelques-unes des plus volumineuses, se perdent dans ce vuide spacieux, & s'il plaît aux spectateurs de se donner

un moment de patience, ceux qui vont à l'Opéra, pour l'Opéra, ne sont gueres plus avancés à cause de cet inconvénient. Qui ne croiroit que l'Italie est le séjour de l'harmonie & qu'elle produit une infinité de musiciens du premier ordre, à en juger par l'habileté de quelques chanteurs Italiens qui viennent en Angleterre; & par les gages énormes qu'on leur donne? On en éleve un si grand nombre dans les Séminaires, pour le service de l'Eglise, qu'il n'est pas étonnant s'il s'en trouve quelques-uns qui excellent en cet art. Ceux-ci ne tardent pas à venir au séjour de la libéralité, où en peu ils recueillent d'amples fruits de leurs talens. Nous ne devons pas conclure de-là que tous les Italiens aient du goût pour la musique, ni qu'ils en soient enthousiastes outrés; les Anglois, en général plus amateurs de l'harmonie, sont aussi en général plus en état de l'apprécier.

Il parut à nos voyageurs que la noblesse Italienne en étoit beaucoup pour la para-

de, ce qui fait qu'à Rome, sur-tout, où les voitures sont d'une grande magnificence, elle en tient beaucoup avec un grand train de domestiques ; mais ce dernier objet coûte peu, parce que les gages sont fort médiocres. D'une autre part, les Seigneurs Italiens ont une économie inconnue chez les autres nations ; c'est de ne faire servir leurs meilleures voitures, leurs livrées les plus riches & tout ce qu'ils ont d'ailleurs de plus somptueux, que les jours de Gala & autres fêtes particulieres. Notre petite troupe Angloise eut occasion néanmoins d'observer qu'indépendamment de cet esprit de ménagement, il y a un certain nombre de maisons où l'on vit d'une maniere splendide & élégante, & où les étrangers sont accueillis avec toute la politesse possible.

Un Carnaval passé à Venise, & une semaine Sainte passée à Rome, mirent nos voyageurs à portée de voir à quelle extrémité on porte la joie & la dévotion dans ces villes Catholiques. A Venise,

les réjouiſſances furent pouſſées à l'excès durant tout le Carnaval, & il n'y eut aucun jour où les maſcarades, les Opéras & les divertiſſemens de toute eſpece ne fuſſent permis. A Rome, ils eurent occaſion de voir l'étonnante vénération des Catholiques pour le Chef de leur Egliſe, & la pompe faſtueuſe & inſenſée qui forme une partie ſi eſſentielle de leur Religion. Ils virent *ſa Sainteté*, accompagnée des Cardinaux & Princes Romains, faire les cérémonies en uſage dans la ſémaine Sainte, tandis qu'une multitude innombrable ſe tenoit proſternée devant elle pour en recevoir ſa bénédiction. Si nos voyageurs euſſent été perſuadés qu'un ſeul grain de charité, cet abrégé de toutes les vertus, eût été mêlé à cette pompe, ou s'ils n'euſſent pas fait réflexion qu'une Religion propagée par la force & la cruauté ne pouvoit être celle que le bienfaiſant, le divin Auteur du Chriſtianiſme a deſtiné à faire le bonheur de l'humanité; s'ils ne ſe fuſſent apperçus que ces cérémonies

faſtueuſes avoient moins pour but une piété & une bonté de cœur réelles, que la ſoumiſſion aux premiers Miniſtres de l'Egliſe, ſoumiſſion dont abuſent ceux-ci pour tyranniſer l'eſprit de leurs dévôts, ils ſe ſeroient volontiers proſternés eux-mêmes avec cette multitude bigote, &, reconnoiſſant la ſuprématie du Pontife Romain, ils auroient reçu ſa bénédiction avec la dévotion convenable, ſans égard à la ſuperſtition d'une pareille cérémonie. Mais ils s'en tinrent à une ſimple inclination de corps, & cela pour ſe conformer aux uſages du pays par où ils paſſoient. C'étoit le moyen d'éviter la ſingularité & de n'attriſter perſonne; & en cela ils agiſſoient par principe d'honnêteté.

Des domaines du Pape ils paſſerent dans le Duché de Toſcane. La différence de cet Etat d'avec ceux qu'ils avoient viſités auparavant, les ſurprit agréablement. Toutes les terres de la Toſcane ſont en valeur; l'on y voit de toutes parts des fermes riches & bien tenues, choſe très-rare

dans les États du Pontife de Rome & dans ceux du Roi de Naples. Les payſans paroiſſent vigoureux, gais & contens, & leurs fermes rendent témoignage qu'ils ne ſont pas foulés par leurs maîtres, comme dans preſque tout le reſte de l'Italie. Le commerce & les beaux arts ſont floriſſans dans tout le Duché. Florence eſt la capitale de ce petit Etat. C'eſt une ville bien bâtie & agréablement ſituée au milieu d'un grand amphitéatre de collines qui l'environnent à la diſtance de deux ou trois milles. Une choſe tout-à-fait plaiſante & qui donne un coup d'œil charmant à ces collines, c'eſt un nombre infini de maiſons de campagne, conſtruites toutes de pierres blanches.

Une ſingularité des plus biſarres pour nos voyageurs, & à laquelle ils n'auroient rien compris s'ils ne ſe l'étoient fait expliquer, ce fut de voir des bouteilles vuides pendues aux portes des hôtels des nobles Florentins; de maniere que ces édifices, quoique grands & conſtruits

avec goût, avoient l'air de tavernes. On leur raconta que les fermiers & tenanciers de ce pays ne payant leurs maîtres & Seigneurs que des fruits qu'ils recueilloient sur leurs terres, ceux-ci étoient forcés de les vendre en détail, sans égard au contraste de ce vil négoce avec leur dignité; mais l'usage a tellement prévalu qu'ils prétendent ne déroger nullement d'employer ainsi leurs domestiques pour se faire un revenu sûr de leurs denrées. A l'exception de l'Opéra, le théatre est à Florence comme dans toutes les autres parties de l'Italie, c'est-à-dire qu'il ne sert qu'au bas comique dont tout l'art consiste dans des mots à double sens, des méprises & des plaisanteries sans délicatesse. Arlequin, Polichinel & Pantalon remplissent seuls la scene, quoique les théatres soient spacieux & propres à des représentations plus intéressantes.

Rien de plus naturel que de penser qu'on parle la langue Italienne avec la plus grande pureté dans cette ville florissante,

qui depuis plusieurs siecles a été le siege des beaux arts. Rien néanmoins de plus faux. On y écrit avec élégance; mais une prononciation gutturale prévaut dans tous les rangs; & la noblesse, indépendamment de l'éducation & de la facilité qu'elle a d'acquérir des connoissances, n'a pas un meilleur accent que le bas peuple. Ce n'est qu'à Rome que la prononciation n'est point viciée, & qu'on n'a point d'accent provincial.

Le corps des Nobles est fort nombreux à Florence; ce qui fait qu'il y en a peu qui possedent de grandes richesses. Les biens se partagent ordinairement en portions égales entre les enfans; coutume qui eut un bon effet tant que les denrées des Indes furent portées dans les ports d'Italie pour de-là être distribuées chez les nations septentrionales. La noblesse n'estimant pas le commerce déshonorant, les fortunes ainsi divisées s'accrurent prodigieusement durant cette époque, & sa dignité se soutint; mais la découverte du

Cap de-Bonne-Espérance, ayant fait prendre une autre direction aux marchandises des Indes, le commerce de l'Italie déchut grandement, & avec lui la fortune des Nobles. Pour remédier à cet inconvénient, & prévenir la dégradation de leur ordre, ils ont établi, comme une regle, qu'il n'y auroit qu'un ou deux enfans de chaque famille qui se marieroient, afin que les autres vivant dans le célibat, leurs portions revinssent à la famille & aidassent à en maintenir la dignité.

La barbare coutume de poignarder, si fréquente en Italie, excita dans nos voyageurs Anglois une horreur qu'ils ne dissimulerent pas devant plusieurs personnes des plus distinguées des différens Etats où ils passerent; mais le mal sembloit trop profondément enraciné pour être jamais extirpé. Il n'y a même aucune apparence qu'il diminue tant que les Eglises seront des asyles pour les scélérats, & que les châtimens des délinquans seront incertains ou faciles à éviter. Ce qui augmente en-

core la difficulté de punir les coupables, c'est une loi absurde qui porte que les témoins d'un meurtre seront conduits à la même prison que le meurtrier, & ne seront élargis qu'après l'exécution de la sentence du coupable; il arrive de-là que quand une personne est assassinée dans les rues en plein jour, quiconque s'en apperçoit se hâte de fuir. Il est naturel de craindre un emprisonnement nullement mérité, & qui souvent est de longue durée; car il se passe ordinairement des semaines entieres avant qu'on fasse les enquêtes. De cette façon les forfaits les plus affreux restent impunis manque de preuve. Le Gouvernement, il est vrai, ne respecte pas toujours les privileges des Eglises, & arrache quelquefois le coupable de ces asyles sacrés; mais cela ne se fait que rarement & dans certains cas particuliers seulement.

Une remarque que dut faire notre petite société ambulante, c'est qu'en général les Dames Italiennes, mais sur-tout

celles des parties occidentales, ſont des blondes d'une beauté raviſſante. Elles n'ont point adopté la pernicieuſe mode des Dames Françoiſes, leurs voiſines, qui n'ont toutes le même teint que parce qu'elles ont toutes recours au même artifice ; elles laiſſent à la nature le ſoin de les embellir, & elles ont raiſon ; car on peut dire qu'elles ont le coloris le plus frais & les traits les plus réguliers qu'on puiſſe imaginer.

Toutes les villes d'Italie qui ont quelque célébrité furent viſitées par nos voyageurs ; par-tout ils firent des obſervations ſur les mœurs, les loix & les coutumes, & toujours avec la louable intention de s'éclairer l'eſprit, & de ſe préparer des ſujets d'entretien utiles & amuſans. Iſabelle écrivit ſans méthode ni liaiſons ſur ſes tablettes celles qu'on vient de lire. Malgré ſon extrême bonté de cœur, malgré ſon reſpect ſincere pour la vertu dans quelque endroit qu'elle ſe trouve, malgré ſon indulgence pour les préjugés & la

force de l'éducation, le résultat de ses remarques fut de s'applaudir d'être née en Angleterre. Elle déclara que, toute prévention à part, biens & maux compensés, la balance penchoit grandement en faveur de sa patrie, où l'arbre des vertus sociales jette de plus profondes racines, & donne des fruits en plus grande abondance que par-tout ailleurs, & où presques toutes les classes de la société jouissent des aises & même à un certain degré des délices de la vie, comme on peut s'en convaincre à la vue de leur propreté.

A l'entrée du printemps l'aimable société partit pour l'Angleterre par la voie de France. La route par Parme, Plaisance, Bologne & Turin, est beaucoup plus agréable que celle qu'ils avoient prise pour venir, & l'on a de plus l'agrément de trouver de bons logemens. Ces cantons étant mieux cultivés que ceux de l'Est, présentent aussi un aspect bien différent. Comme c'est l'industrie qui, en grande partie, opere cette différence, la fertilité

& la joie, ſes compagnes fideles, répandent un air de vie ſur chaque terrein. Le paſſage du Mont Cenis eſt d'abord un objet de terreur pour le voyageur ſans expérience. Des deſcentes roides des précipices horribles, de rochers eſcarpés, couverts d'une neige éternelle, inſpirent une frayeur dont on ne ſauroit ſe defendre, & l'on n'y penſe qu'en frémiſſant; mais les expédiens qu'on a imaginés, l'expérience des voituriers & la dextérité des miquelets à tirer des traîneaux avec une rapidité incroyable ſur des talus pratiqués dans les montagnes, convainquent bientôt le paſſager tremblant que ce danger n'eſt qu'imaginaire; auſſi repaſſe-t-on le Mont ſans allarme, & même avec un certain plaiſir. On ne nous croiroit pas ſi nous diſions que Ladi Harcourt & Iſabelle ſe plurent à contempler ces précipices effrayans, & que cette maniere de voyager fût de leur goût; ce qu'il y a de vrai c'eſt qu'elles montrerent un courage & une fermeté qui n'eſt pas ordinaire au ſexe

en pareille occaſion. La barriere qui ſépare naturellement le Piémont de la France, le Mont Cenis, une fois franchis, nos voyageurs eurent bientôt atteint Paris, où ils firent une longue pauſe pour donner à leurs Dames le temps de ſe délaſſer d'un ſi long voyage.

Là, M. Floyd reçut par un exprès la nouvelle de la mort du Lord Beauclair, ſon gendre. Il en fut plus affligé que ſurpris, l'ayant laiſſé dans un état qui faiſoit déja craindre pour ſes jours; ainſi l'imprudente conduite de Lady Henriette remplit d'amertume les jours de ſon reſpectable époux & le plongea en peu de temps dans la nuit du tombeau. Attriſtée de ce fâcheux événement, notre aimable ſociété réſolut de hâter ſon retour en Angleterre, & en conſéquence partit peu de jours après pour Calais. Le premier objet qui ſe préſenta à la vue de Henri, comme ſa voiture entroit dans la cour de l'auberge, fut Lady Verulam, donnant le bras

au Colonel Bastion, & allant vers le port, suivie de plusieurs domestiques chargés de bagages. Les charmes de la nouveauté épuisés, & l'envie de courir cessée, cette belle souhaita de retourner en Angleterre, comptant y reprendre sa place dans le beau monde & s'y voir entourée comme auparavant d'une foule d'admirateurs.

Rien en cela ne nous surprendra, si nous nous rappellons qu'elle étoit plutôt étourdie que galante & libertine. D'un autre côté, le Colonel, dans le fond de l'ame, fut charmé de la proposition qu'elle lui en fit, & eut peine à cacher la joie qu'il en ressentit. Un homme de cette trempe n'est guère susceptible d'un attachement durable; mais il étoit habile dans l'art de feindre, &, pour persuader à Lady Verulam qu'il étoit aussi épris de ses charmes que jamais, il s'opposa vivement à cette envie. L'objet de son voyage rempli, & le devoir du service exigeant sa présence en Angleterre, il y avoit déja quelque temps qu'il méditoit un prétexte plausible pour

y retourner. Trop poli pour ne pas prendre des tempéramens en apparence honnêtes pour annoncer son dessein, il attendoit la premiere occasion qui se présenteroit d'en faire l'ouverture, bien résolu de ne la pas laisser échapper. Il fut donc agréablement surpris d'entendre sa maîtresse lui faire cette proposition un matin comme ils déjeûnoient. Il lui dit d'abord bien des choses pour la faire renoncer à ce dessein, & ce ne fut qu'avec répugnance qu'il parut enfin y souscrire : cependant ce consentement, qui sembloit plutôt arraché qu'accordé, ne l'empêcha pas de donner aussitôt des ordres pour le départ, dans la crainte que cette tête légere ne changeât de sentiment. En conséquence de cet arrangement, ils avoient atteint Calais la veille de l'arrivée de notre monde, & un paquebot étant prêt à faire voile, ils sortoient de l'hôtel pour aller à bord, comme la voiture de Henri & d'Isabelle y entroit.

Le Colonel & sa belle compagne étant obligés de s'arrêter un moment pour laisser

passer la voiture, furent remarqués de l'un & de l'autre. Henri rougit & sentit une violente palpitation de cœur à la vue de deux personnes qui avoient eu tant de part à quelques-uns des événemens les plus importans de sa vie, & qui avoient tant contribué à ce qu'il y avoit eu de plus censurable dans sa conduite. Ce trouble ne put échapper à l'œil pénétrant d'Isabelle... d'Isabelle toujours attentive aux moindres émotions de son mari, afin d'écarter de lui tout souci & toute idée affligeante qui auroit pu altérer la sérénité de son visage, & y répandre le moindre nuage. Elle demanda avec bonté à son Henri la cause de son agitation, & s'appercevant qu'elle étoit causée par l'apparition soudaine des personnes qui venoient de passer, elle s'informa avec empressement de leurs noms. Il eût été inutile de vouloir cacher ce qui, dans deux minutes, auroit été découvert. Henri ne lui en fit donc point de mystere; il lui avoua ingénuement que ces deux personnes avoient essentiellement contribué

à la perte de sa santé & de son repos ; à quoi il ajouta, avec la même candeur, que son dessein en les accusant n'étoit pas d'excuser sa propre imprudence, qu'il se la reprochoit vivement, & qu'il se reconnoissoit lui-même la principale cause des souffrances de son épouse. Au lieu de regarder avec un dédain jaloux sa rivale qui étoit encore à portée d'elle, Isabelle convint, sans balancer, du pouvoir de ses charmes, & fit à Henri un compliment sur la délicatesse de son goût. Ce généreux impromptu, accompagné d'un sourire, dissipa à l'instant l'air de tristesse répandu sur la phisionomie de Henri & lui rendit sa sérénité. S'il eût été besoin de le confirmer dans la résolution d'une constance éternelle, & d'augmenter l'idée qu'il avoit du mérite de sa femme, un pareil procédé l'auroit fait infailliblement. Le Colonel & Ladi Verulam qui se soucioient peu d'un plus ample éclaircissement, & qui, malgré l'élévation de leur rang, ne pouvoient se dissimuler combien leur liaison étoit

honteuse & humiliante, passerent outre en feignant de ne pas reconnoître Henri.

Nos voyageurs firent voile le lendemain pour Douvres avec un vent favorable, & ils voyoient déja la ville, quand tout-à-coup le vent tourna au Nord-Ouest & souffla avec une violence affreuse. Quoique le Capitaine & les Matelots fussent très-habiles dans l'art de la navigation, & qu'ils connussent parfaitement toute la côte, l'impétuosité du vent les poussa loin du port où ils espéroient entrer, & ils eurent toutes les peines possibles à empêcher le vaisseau d'échouer sur le rivage entre Calais & Boulogne, où la hauteur du flux les auroit infailliblement fait périr. Durant quelque temps le Capitaine voulut forcer le vent & les flots pour joindre le port de Boulogne; mais, voyant ses efforts inutiles, il vira de bord & tâcha de regagner celui de Calais. Il ne réussit pas mieux de ce côté-là: la marée étant basse alors, il fut impossible de passer la barre, & par conséquent d'a-

voir un abri. Il fut donc obligé de cingler vers Dunkerque, & après avoir passé un temps considérable dans un danger imminent, il entra enfin dans le port de cette ville.

Tant que la tempête dura, les passagers furent dans des allarmes continuelles. Toute la compagnie, à l'exception de Henri, qui étoit accoutumé à la mer, souffrit cruellement des nausées qu'occasionne ordinairement les roulis du vaisseau. Dans les intervalles du vomissement, ils étoient dans des appréhensions dont les marins, quelque intrépides qu'ils soient, ne sauroient se défendre en pareille occasion. Ils tâchoient néanmoins de se rassurer & de se consoler les uns les autres, sans se laisser lâchement abattre. Isabelle pressant son Henri contre son sein, trouvoit du soulagement dans la pensée que la mort les frapperoit d'un même coup, enlassés ainsi dans les bras l'un de l'autre. Leurs craintes enfin se dissiperent & ils débarquerent à Dunker-

que. Le lendemain, le temps s'étant remis au beau, ils revinrent à bord. Les plus susceptibles de frayeur, frappés encore des terreurs de la veille, n'entrerent point sans frissonner dans le vaisseau; mais Eole, pour les dédommager des fureurs du noir Aquilon, donna soin au doux Zéphir de les conduire dans leur patrie; ce qu'il fit en peu de temps.

Quelle est douce la sensation qu'éprouve un voyageur, qui, après un certain temps d'absence, rentre dans le pays qui l'a vu naître! Comme elle est naturelle à tous les hommes! Si le Lapon transplanté d'une région affreuse, sous un ciel agréable & tempéré ne laisse pas de soupirer après son retour, quoique des hivers longs & terribles, des vents glacés, des neiges sans fin & une hute sans cesse remplie d'une fumée insupportable soient les seuls biens qui l'y attendent, & qu'il ne puisse rien espérer de mieux dans un pays à qui le Pere de la lumiere refuse ses regards bienfaisans, qu'on juge combien

des personnes d'une aussi grande sensibilité que celles que nous avons suivies depuis six mois, durent être délicieusement émues en mettant pied à terre dans un pays que les liaisons du sang & de l'amitié leur rendoient si cher, & qui d'ailleurs a de si grands avantages sur tous ceux qu'ils avoient visités. Que le Philosophe dise, tant qu'il lui plaira, qu'il ne tient à aucun lieu particulier, & qu'il est citoyen du monde; il n'en sera pas moins vrai que, si une telle indifférence pour le pays natal étoit commune, il n'y auroit bientôt plus, ni parens, ni citoyens, & qu'on ne verroit plus qu'une anarchie universelle sur tout le globe. Qu'on ne dise donc pas que cet attachement est un pur égoïsme, & la marque d'un esprit étroit. Les impulsions de la nature ou de la coutume sont ineffaçables; &, si elles sont bien réglées, elles contribueront essentiellement au bonheur des individus & de la société.

Dès que Mr. Floyd fut arrivé à Lon-

dres, il se hâta d'aller à l'hôtel du feu Lord Beauclair. Il y trouva sa fille occupée gaiement à parer sa beauté de son habit de veuve, & ne pensant nullement au respectable époux dont il lui retraçoit la perte. Sir James Lorrain remplissoit encore son cœur, & l'obstacle à l'honorable union qu'elle se proposoit avec lui étant levé, elle s'attendoit à l'épouser dès que la décence le permettroit. Lady Beauclair se flattoit d'avoir toujours le même empire sur le cœur de son amant, & que son amour pour elle étoit tel qu'il lui demanderoit incessamment sa main. En cela elle se trompoit très-fort. Sir James avoit trop d'expérience pour s'imaginer que le mariage ajouteroit à son bonheur ou en assureroit la continuité. Tant que Lady Henriette fut la propriété d'une autre, il trouva un secret plaisir à voler à son mari un amour & des droits qui lui appartenoient exclusivement, plaisir connu des libertins seuls qui ne font aucun scrupule de braver les défenses de la loi

& les regles du véritable honneur. Mais Lady Beauclair ne fut pas plutôt dans le cas de demander à son amant de légitimer un amour qu'il lui avoit protesté mille fois devoir durer autant que sa vie, qu'au même instant son amour pour elle se rallentit & qu'il commença à la voir plus rarement. Surprise, on ne peut plus, de ce changement soudain, elle mit tout en œuvre pour recouvrer son affection & il n'y eut sorte de caresses & de prévenances qu'elle ne lui fit; mais cela même le refroidissoit davantage. Une femme qui s'offre (telle est la bisarrerie de la nature humaine) trouve rarement un retour vif & durable. La vanité, le caprice, le libertinage peuvent former une liaison passagere; mais pour qu'une union brave les efforts du temps, il faut qu'elle soit fondée sur l'estime, & le hasard ne préside pas ordinairement à une semblable union.

La perte inattendue de cet amant remplit d'amertume le cœur de Lady Beauclair,

clair, & la punit en partie des chagrins qu'elle avoit causés à son époux. Elle tâcha de dissimuler son dépit en prenant plus de part que jamais aux divertissemens où elle se rencontroit. Elle voyoit ses mauvaises mœurs autorisées par celles de beaucoup de Dames de la premiere qualité, qui, indépendamment du bruit de son intrigue avec Sir James, l'admettoient dans leurs sociétés, & la traitoient avec autant d'égards & de politesse qu'auparavant. Il est vrai aussi que le douaire considérable dont elle jouissoit ne contribuoit pas peu à l'accueil qu'on lui faisoit. Lord Beauclair, par une tendresse excessive, lui croyant autant d'honnêteté que de beauté, avoit agi noblement avec elle, & non-seulement au-delà des espérances, mais même au-delà des desirs de M. Floyd. Cependant elle ne pouvoit s'empêcher de s'appercevoir que cet accueil n'étoit pas universel dans les cercles où elle étoit admise, que les Dames honnêtes & vertueuses, & qui faisoient cas de la bien-

séance, la traitoient avec une réserve mortifiante, & lui faisoient à peine les honnêtetés dues à son rang. Il n'y a que la vertu qui puisse véritablement ennoblir. Avec un nom & des titres on peut prétendre aux hommages d'une populace ignorante & abjecte; mais il n'en est pas de même avec des personnes sensées & estimables; on ne parviendra jamais à se faire honorer & respecter de celles-ci sans une bonne conduite & des mœurs irréprochables.

M. Floyd, dès son arrivée en Angleterre, avoit tâché de faire embrasser à sa fille un autre genre de vie, & de la détacher de toute liaison qui lui sembloit contraire à son bonheur réel; mais il la trouva très-peu disposée à suivre ses avis. Chaque jour le convainquoit plus fortement que le vice avoit jetté de trop profondes racines dans son ame, pour qu'on pût jamais l'en extirper, ni même pour qu'on pût obtenir d'elle une certaine décence. Cette remarque lui causa le cha-

grin le plus vif, & vraisemblablement elle auroit produit un effet aussi fatal à sa santé qu'à celle du Lord Beauclair, s'il n'eût pas eu continuellement sous les yeux le contraste de ce tableau affligeant. Les vertus d'Isabelle, aussi pures que l'or le mieux raffiné, donnoient à toutes ses paroles un charme inexprimable; c'étoit avec cet antidote qu'elle chassoit le poison distillé par les imprudences de sa sœur aînée dans le cœur de leur digne pere & qu'elle en tempéroit les effets. Excitant sans cesse l'admiration de tous ses amis, sans cesse ils redoubloient d'amour & d'estime pour elle. M. Floyd étoit enchanté de voir dans les vertus de sa fille, la base assurée du bonheur de cette femme respectable & de celui de sa famille; & quoiqu'il soupirât toutes les fois qu'il comparoit les deux sœurs entre elles, il trouvoit une si grande consolation dans le mérite de son Isabelle, que sa santé résistoit à la puissance corrosive du chagrin que lui causoit Lady Beauclair. Charles

& Lady Harcourt, énorgueillis de leur belle-fille, & persuadés que la rentrée de leur fils dans les sentiers de la vertu & de l'honneur, étoient l'ouvrage de sa prudence aussi-bien que de ses charmes & de son mérite, avoient pour elle une estime & un amour mêlés de respect. De son côté, Henri ayant ouvert les yeux sur les qualités éminentes de sa femme, avoit pour elle une tendresse qui, loin de se rallentir, devenoit chaque jour plus vive & plus ardente. Il ne souffroit plus son imagination courir çà & là à la cherche du bonheur; il l'avoit tout près de lui, dans sa maison. Il trouvoit dans la vie domestiqne des jouissances dont il ne l'auroit jamais cru susceptible. Il ne vouloit plus entendre parler de parties de plaisirs, d'amusemens d'aucune espece, si sa femme n'en devoit pas être. Avec elle les récréations les plus simples avoient un charme infini; sans elle, au contraire, les plaisirs les plus recherchés étoient insipides.

Le bonheur de cette famille sembloit donc établi sur une base permanente ; si l'on peut dire qu'il y ait quelque chose de permanent ici bas ; mais plus nous acquérons d'expérience, plus nous sommes forcés de conclure que le bonheur n'est pas fait pour les habitans de notre planette. S'il daigne résider chez quelque mortel privilégié, son instabilité se fait sentir à chaque instant ; il ne tient à rien ; toujours prêt à fuir, il échappe à la moindre allarme. Des peines de toute espece le remplacent & il n'est que Dieu qui sache combien longue est la liste des maux physiques & moraux sous lesquels gémit l'humanité. La perte de la santé, les revers de la fortune, l'infidélité des amis, les angoisses d'un amour dédaigné, les délais de la justice, en un mot, les passions effrénées de toute sorte qui portent le trouble à toute heure dans le cœur de l'homme, tout conspire à tenir le bonheur à distance de nous, ou à rendre son séjour incertain quand il vient nous visiter,

Peut-être ce tableau paroîtra-t-il trop chargé ; peut-être le croira-t-on de la main d'un homme qui voit tout en noir. L'on en jugeroit différemment, si, comme le Diable de M. le Sage, on pouvoit pénétrer dans l'intérieur de la plupart des hommes, percer au travers de tous les replis dont leur cœur s'enveloppe, & entendre les plaintes sans nombre que la fierté & l'ostentation cachent au public : il n'en faudroit pas tant pour convenir que je n'emploie pas des couleurs trop fortes. Pour moi, je crains beaucoup que l'on ne fût fort embarrassé s'il étoit question de répondre franchement où réside le bonheur. Le manque d'expérience fait souvent qu'on croit l'avoir trouvé : l'on se trompe ; c'est son fantôme, qui fuira à l'approche du flambeau de la vérité. La vérité nous montre le prix de chaque chose. Supporter les maux de la vie avec courage, tirer le meilleur parti possible des biens, voilà à quoi doivent tendre toute notre application & notre étude.

Que les autres se consument à la recherche de subtilités infructueuses & obscures, ma tâche à moi sera de m'éclairer l'esprit & de m'améliorer le cœur. Que sert à une infinité de gens de savoir si les idées sont excitées par des vibrations dans la substance médullaire du cerveau, ou d'une autre maniere? Une sentence claire, qui auroit pour objet la regle de notre conduite, mériteroit plus d'éloge que le raisonnement le plus concluant sur des points qui, quoiqu'on dise, nous laisseront toujours des doutes. Dès qu'il s'agit du bonheur des hommes, nous ne pouvons qu'applaudir aux excursions même les plus libres de spéculateur; mais quand l'on veut franchir les bornes que la nature semble avoir mises à l'esprit humain, quoiqu'admirateurs du génie de l'écrivain, nous devons blâmer l'inutilité de son entreprise & desirer qu'il emploie ses talens à quelque chose de plus utile.

Depuis quelques mois, rien ou presque rien ne troubloit la paix de cette heu-

reuſe famille. Lady Beauclair, toujours inconſidérée, leur cauſoit toujours quelques chagrins; mais ils étoient moins vifs que par le paſſé. Inſtruite par l'expérience, elle voulut garder les apparences & pour cela elle crut devoir ſe remarier. De cette maniere elle les appaiſa peu-à-peu & ſe les réconcilia en quelque ſorte, quoiqu'ils trouvaſſent encore bien à redire à ſa conduite. Après la défection de ſon amant elle ſe jetta plus que jamais dans le tourbillon des plaiſirs bruyans, pour faire diverſion au chagrin qu'elle en reſſentoit. Dans le nombre de ceux qui lui faiſoient la cour, dont la plupart comptoient s'inſtaller chez elle ſur le même pied qu'avoit été Sir James Lorrain, étoit le Capitaine Travallion, Officier d'un Régiment d'infanterie. Il deſcendoit d'une bonne maiſon; mais étant le plus jeune d'une famille nombreuſe, il n'avoit pour toute fortune que ſa commiſſion. La nature, pour le dédommager, lui avoit prodigué ſes dons; il étoit fait on ne peut

mieux, avoit une figure charmante & ne manquoit pas d'esprit; mais ce qui plus que tout le reste le faisoit bien accueillir du beau sexe, c'étoit l'aisance & l'assurance avec lesquelles il se présentoit. Entraîné par la vertu attractive du douaire de la belle veuve, ignorant d'ailleurs ses écarts, il fut de tous ses adorateurs celui qui lui fit le plus assiduement la cour. Indifférente pour tous les hommes depuis l'infidélité de Sir James pour qui elle avoit épuisé toute la tendresse dont elle étoit susceptible, le cœur ne lui disoit rien pour le Capitaine; mais elle souffroit tous les jours des humiliations de la part des Dames d'une réputation intacte; d'un autre côté, elle desiroit ardemment de se remettre bien avec sa famille à qui une liaison honnête, quoique d'ailleurs imprudente, feroit plaisir: & voilà les raisons qui lui firent accepter la main du Capitaine Travallion. Sans consulter ni parens ni amis, elle alla un beau matin avec lui à l'Eglise de St. Jacques, où se

forma le nœud indissoluble, & le lendemain elle alla trouver son pere pour lui annoncer la démarche précipitée qu'elle avoit faite la veille. M. Floyd sachant que le Capitaine étoit d'une famille dont sa fille n'auroit pas à rougir, pardonna à celle-ci son manque de respect de s'être mariée sans le consulter, & se rappellant ses étourderies antérieures, fut dans le fond de l'ame fort aise qu'elle ne se fût pas mésalliée & n'eût pas fait un plus mauvais choix. Isabelle, qui avoit toujours conservé pour sa sœur la plus tendre affection & déploré bien sincérement son inconduite, ne fut pas la derniere à lui montrer qu'elle n'y pensoit plus; elle la visita du meilleur cœur du monde, & l'harmonie sembla renaître dans toute la famille.

Mais ces beaux jours ne furent pas de longue durée. Il n'est point d'union qui puisse subsister sans la candeur & la sincérité. Le mystére est fatal, sur-tout au bonheur des époux. L'intrigue d'Henriette avoit été trop publique pour ne pas par-

venir aux oreilles de celui dont elle auroit dû être toujours ignorée. La langue du médisant ne repose jamais. Malgré la défense qu'avoit fait Lord Beauclair à la vile & cupide créature qui avoit eu la cruauté de l'instruire de l'infidélité de son épouse, de n'en rien dire à personne, cette femme avoit confié la chose à une amie sous le sceau du secret; celle-ci en avoit fait de même à une autre, de façon que de confidence en confidence le bruit s'en étoit répandu de toutes parts. Dans l'intervalle que le Capitaine joua le rôle d'amant, il n'en fut nullement question. Quelque histoire plus nouvelle occupoit probablement alors la langue scandaleuse; &, comme le mariage s'étoit poussé vivement, il n'étoit pas surprenant qu'il ne se fût trouvé dans aucune société où la chose eût été mise sur le tapis; mais la joie d'un hymen qui mettoit le comble à ses vœux avoit à peine duré un mois, qu'elle fut empoisonnée par la fatale connoissance qu'il acquit de l'intri-

gue qu'avoit eu sa femme avec Sir James Lorrain. Depuis son mariage il s'étoit apperçu plus d'une fois qu'on s'amusoit secrettement à ses dépens, sans pouvoir en deviner la cause. A la fin il apprit de quoi il étoit question d'un ami, qui lui-même l'avoit su trop tard pour son repos. Outré de colere, excité par tous les démons de la vengeance, le Capitaine court chez lui exhaler sa rage sur sa femme qui ne pensoit à rien moins. Elle n'avoit pu gagner sur elle de faire à son mari l'aveu de ses égaremens passés. Il y avoit tant de vraisemblance qu'il en seroit instruit que c'étoit le comble de l'imprudence de rester tranquille sur cet article, sans avoir conjuré l'orage qui la menaçoit; cependant elle n'y pensoit plus depuis quelque temps. A la vue du front sourcilleux du Capitaine elle vit la tempête prête à fondre sur elle, & la conscience, ce moniteur fidele, lui dit quelle en étoit la cause. Aussitôt sa légéreté naturelle l'abandonna. L'air insoucieux avec lequel elle avoit tou-

jours écouté les remontrances du Lord Beauclair, & même les reproches de son pere, ne put se soutenir; assise, les yeux baissés, elle ne souffla pas un mot durant que son mari s'emporta & tonna contre elle : effrayée de la violence de sa colere, elle trembla de crainte pour la premiere fois. Quelle différence de cette conduite avec celle de son premier mari, qui, dans le temps même qu'il avoit le plus de sujet d'être irrité, tempéroit toujours ses reproches par un ton de bonté & de douceur! Ce contraste la fit soupirer; mais elle reconnut trop tard son ingratitude & la justice de son châtiment.

Irrité de cette tromperie, le Capitaine prit dès-lors un ton despotique & fut d'une bisarrerie & d'une sévérité à toute outrance. Toujours soupçonneux sur la conduite de sa femme, toujours dans la crainte d'en recevoir un nouvel outrage, sans cesse il l'épioit, sans cesse il censuroit ses plaisirs; enfin il la réduisit à ne plus voir que les personnes qu'il lui nommoit. Elle fit bien

quelqu'essai pour rompre ses entraves, mais elle sentoit trop qu'elle les méritoit, & en conséquence ses efforts furent foibles & sans effet. Lady Henriette est aujourd'hui une preuve qu'une conduite légere & inconsidérée, quoiqu'exempte d'intentions criminelles, expose une femme à des situations où sa vertu succombera infailliblement; que l'envie d'être admirée & la vanité sont des foibles qui n'échappent point au libertin, qui tôt ou tard saura en profiter pour venir à ses fins; que quelque sinceres, quelque désintéressées en apparence que puissent être les protestations d'un amour illégitime, on ne doit pas y faire fond, & que toute femme qui manque au vœu sacré de l'hymen, sur-tout si l'ingratitude s'en mêle, en sera sûrement punie un jour, ou par les remords de la conscience à qui la gaieté & la dissipation ne sauroient imposer silence, ou par la perfidie qu'elle éprouvera à son tour, ou enfin par le peu de ménagement qu'on aura pour elle dans un second mariage.

Que la position d'Isabelle étoit différente ! Ses jouissances avoient été différées, il est vrai ; mais elles étoient paisibles ; c'étoient les jouissances du cœur ; & tel aussi devoit être le résultat des différens principes qui avoient fait agir les deux sœurs. Le lecteur accoutumé à juger précipitamment, sans réflexion, sans rien approfondir, & à prendre le fantôme du bonheur pour le bonheur même, demandera probablement où est la récompense promise à la bonne Isabelle ; il nous dira que si l'on compare les incidens de sa vie avec ceux de l'indigne Henriette & de la coupable Verulam, l'on sera tenté de conclure qu'il s'en faut de beaucoup qu'elle ait reçu le prix de sa vertu, puisque pendant long-temps elle n'a eu pour partage que les chagrins que lui causerent les égaremens de celle-ci. A cela l'on peut répondre qu'il ne lui étoit point dû de récompense avant que la bonté de son caractere eût été suffisamment éprouvée. C'est durant les vents orageux de Mars

& les giboulées fréquentes d'Avril, que la rose acquiert son parfum & la tulipe les nuances variées qui l'embellissent. Si Isabelle eût joui d'un bonheur calme que rien n'eût contrarié, les fréquens & généreux efforts de sa grande ame, qui font maintenant le sujet de notre admiration, n'auroient pas eu lieu; on auroit pu dire qu'elle avoit un excellent caractere; mais sa patience dans les injures & sa noble maniere de pardonner ne lui auroient pas attiré un amour & une estime universelle. A cela l'on pourroit ajouter encore, que, dans le fort même de son affliction, elle trouvoit au fond de son ame une consolation qui manquoit aux autres, je veux dire cette approbation secrette d'une conscience droite qui rend supportables tous les maux de la vie, quels qu'ils soient, & que ne peuvent compenser des plaisirs que l'honneur désavoue. Mais Isabelle fut amplement dédommagée des peines qu'elle éprouva durant les premieres années de son mariage par les plaisirs réels dont fut

rempli le reste de sa carriere, plaisirs qu'elle n'eût pas senti aussi vivement sans les chagrins qui les avoient précédés. A l'affliction près que lui causa la perte de son pere, de Sir Charles & de Lady Harcourt, qui moururent à peu de distance les uns des autres, ses jours ne furent obscurcis par aucun nuage depuis le midi de sa vie jusqu'à sa mort.

La plus grande partie des biens des deux familles étant tombée sur les têtes de Sir Henri & de Lady Harcourt, il leur fut facile de suivre leur penchant naturel à la bienfaisance. Sir Henri (nous l'avons déja dit) avoit l'ame noble & généreuse; & sans l'esprit de galanterie qui ternit quelques années de sa jeunesse, il auroit été un modele de perfection. Après la mort de ses pere & mere, il se forma un plan régulier de conduite, afin d'établir son bonheur domestique sur une base solide, & de se rendre utile à la société. Je n'ai pas besoin de répéter de quelle maniere il vivoit avec Isabelle; je dirai seulement

que ses connoissances trouvoient en lui, ou un gentilhomme plein d'honneur, ou un ami plein de sincérité. Son premier soin fut de mettre de l'ordre dans ses différens domaines. Au lieu de fouler ses fermiers, une de ces grandes jouissances fut de les voir prospérer & s'enrichir à son service. Le jeu, cette mer d'horreur & de détresse, cette source de malheurs privés & nationnaux, ne fut jamais une de ses passions : durant même qu'il chercha le plaisir hors de chez lui, il n'eut pas besoin d'appauvrir ses paysans. Il n'étoit pas dans ses principes de mettre ses fermes à la derniere enchere, ni d'en mettre plusieurs en une au détriment du laborieux cultivateur, à qui une maisonnette avec quelques acres de terres, fournissent de quoi élever décemment une nombreuse famille. Au contraire, il tâcha de détruire cette fatale coutume par son exemple ; de façon qu'il faisoit vivre plus de familles dans ses terres que ses voisins les plus riches dans les leurs : ceux-ci, à la vérité

avoient le ſecret d'augmenter leurs revenus; mais ils en jouiſſoient moins; mais ils ſe privoient du plaiſir inexprimable de multiplier le nombre des heureux en proportion de leurs richeſſes.

L'eſtime univerſelle que lui acquirent dans ſon canton ſa bienfaiſance & ſes autres bonnes qualités, le fit choiſir d'une voix unanime pour député au Parlement. Devenu membre de cette auguſte aſſemblée, il réſolut d'y être indépendant, ſans néanmoins être prévenu d'aucune idée factieuſe. Il n'eut d'autres regles de conduite que le devoir & l'amour de ſa patrie; de ſa patrie, qui autrefois, l'envie & la terreur du monde, étoit ſi déchue depuis la mort du bon vieux Palemon. Il déplora la perte de la gloire de la nation & vit d'un œil chagrin s'élever une tempête qui ſembloit menacer d'une diſſolution entiere un vaſte empire: perſuadé qu'on en impoſoit au public ſur les cauſes du nuage obſcur qui embraſſoit tout l'horiſon de ſa patrie, il remonta à la ſource du mal, muni de

la lance d'Ithuriel, c'eſt-à-dire d'un diſcernement exempt de toute prévention. Il reconnut que, quelque étendue, quelque affreuſe que fût la nuée qui renfermoit la foudre prête à fondre ſur la nation, elle n'avoit néanmoins pour origine que quelques vapeurs malfaiſantes, ſemblables à celles, qui, dans une ſoirée d'automne, s'élevent ſur quelques eloaques, ſe répandent enſuite inſenſiblement ſur les marais adjacens, & pénetrent enfin ſur les lieux éminens, de ſorte qu'à ſon lever l'aurore voit avec ſurpriſe des payſages, n'aguere charmans couverts d'une obſcurité affreuſe. En ſuivant toujours la même marche & ſe tenant fortement en garde contre tout préjugé, Henri découvre enſuite le démon de l'envie qui, ſe cachant le mieux qu'il peut, exhale de ſa ténébreuſe retraite le poiſon deſtiné à ſes vues deſtructives. Il voit que, par une eſpece d'enchantement, tous les objets prennent une forme étrangere; que les ennemis naturels & irréconciliables de la

nation, paroissent des amis fideles & désintéressés aux yeux mêmes des victimes qu'ils immolent à leur cupidité ; tandis qu'on tient à l'écart & qu'on accable de dégoûts le patriote zélé, dont l'ame honnête auroit dissipé le prestige. Il voit les enfans de la liberté, oubliant la cause glorieuse qu'ils avoient embrassée, sacrifier le bonheur de leur pays à leurs querelles particulieres ; des colonies éloignées, unies auparavant à la Mere-patrie par intérêt & par affection, poussées au désespoir pour une bagatelle, opposer la force à la force ; & dans une guerre contre nature les enfans d'une même mere s'enfoncer mutuellement le poignard dans le sein. Il voit le ministere employer des étrangers mercenaires pour dompter un courage qui avant cette division avoit subjugué la moitié du globe. Ces terribles effets du poison de l'envie remplissent son ame d'amertume ; il continue néanmoins à rechercher la cause de tant d'horreurs ; & il trouve enfin que c'est la discorde qui, assise sur son trône

de fer, fourioit à la vue de la tempête, & se réjouissoit d'un bouleversement universel qui étoit son ouvrage. Plein de zèle pour sa patrie, plein d'amour pour son Roi, Sir Henri fit tous ses efforts pour détruire les influences pernicieuses de la Déesse impitoyable ; mais il étoit trop tard ; son souffle empesté avoit presque tout corrompu. Le Baronnet n'eut qu'un très-petit nombre de coadjuteurs ; il tonna vainement contre les ennemis cachés de son pays, & combattit inutilement leurs pernicieux desseins ; il fallut céder au torrent. L'espoir ne l'a cependant pas abandonné ; il aime à croire qu'avant qu'il soit peu on trouvera le moyen de remédier à tant de maux, que le bien public prévaudra encore une fois, qu'enfin la bonne intelligence & l'amitié renaîtront entre nous & nos colonies d'Amérique.

Isabelle, de son côté, crut devoir à sa patrie, de combattre par son exemple les vices & les folies à la mode. Le rang distingué qu'elle tenoit, exigeoit qu'elle

parût avec un certain éclat : elle le fit avec décence, évitant avec soin de se faire remarquer par la singularité de son habillement, & d'apprêter à rire à la multitude par le volume énorme de sa coëffure & par la hauteur absurde de ses plumes. La richesse & l'élégance de sa parure, le goût exquis de sa voiture, montrerent qu'elle savoit être magnifique avec discernement ; mais, au milieu de cette espece de luxe, elle ne perdoit point de vue les avantages de la nation ; la coutume & le préjugé ne purent avoir assez d'empire sur elle pour lui faire enfreindre les défenses du Sénat, & décourager l'artiste Anglois, en portant des étoffes fabriquées chez l'étranger. Tous les amusemens ordinaires aux personnes de qualité, elle se les permettoit ; mais sans en être esclave. Parfaitement convaincue de tous les inconvéniens des bals masqués ; elle fit tout ce qui fut en son pouvoir pour les supprimer ; mais elle ne put mettre assez de monde dans son parti pour vaincre l'entêtement du parti opposé. L'éducation &

les voyages lui ayant donné du goût pour la littérature & les beaux arts, elle leur consacroit une partie de son temps, & tandis qu'une infinité de femmes s'amusent à des bagatelles, Isabelle s'appliquoit à une étude utile. L'homme de génie, l'excellent artiste étoient sûrs d'avoir en elle une protectrice; leurs productions bien différentes de ce qu'elles auroient été si elles eussent été travaillées par la main glacée de la pauvreté, étoient remplies de chaleur & d'élévation; & tel étoit l'effet de ses encouragemens & de ses libéralités. Une chose encore digne d'admiration, c'étoit sa maniere de se concilier en même temps l'amour & le respect de ses domestiques; il falloit la voir régler les affaires de sa maison tandis que Sir Henri s'occupoit d'objets de plus grande importance. Une économie bien entendue, sans la moindre apparence de mesquinerie, prévaloit dans tous les départemens du ménage. Rien ne lui sembloit plus condamnable que le superflu; il lui sembloit que c'étoit

c'étoit un vol que fait l'homme fastueux à l'indigent. Le nombre des domestiques & la richesse de leurs livrées annonçoient le rang élevé des maîtres, & l'on jugeoit à leur air prévenant & respectueux, que leur conduite étoit surveillée. Bien différente de la plupart des personnes de qualité, qui encouragent les airs impertinens de leurs domestiques, & qui même s'en prévalent comme d'une marque de leur supériorité, Lady Harcourt avoit soin qu'aucun de ses gens ne prît un ton au-dessus de son état, & que personne n'eût à se plaindre de leur arrogance.

Le fils aîné d'Isabelle (elle en avoit eu un second depuis son retour d'Italie) commençoit à demander son attention. Instruite que les premieres impressions se gravent profondément dans l'ame d'un enfant, elle s'attacha sur toutes choses à former un bon cœur au sien. Il étoit trop jeune pour le mettre entre les mains d'un Gouverneur, mais il étoit temps de penser

à régler ſes paſſions naiſſantes, & de lui apprendre à rendre nettement ſes penſées, elle en fit ſon affaire. La vive reſſemblance du fils au pere, qu'elle ne contemploit autrefois qu'avec des yeux baignés de larmes & un cœur gonflé de douleur, excitoit alors en elle les plus douces ſenſations, quand elle comparoit la copie à l'original. L'image d'un époux chéri retracé dans les traits à demi-formés & les diſpoſitions naiſſantes de ſon enfant, lui cauſoient des tranſports raviſſans, tranſports connus ſeulement des ames *ſuſceptibles d'une* extrême délicateſſe, & que la vertu ſeule peut communiquer.

Un incident arrivé à-peu-près dans ce temps fournit à Lady Harcourt une occaſion de donner à ſon mari une nouvelle preuve de la bonté de ſon cœur. Se promenant un jour dans le parc, elle rencontra par haſard une femme qui tenoit par la main un fort joli enfant, qu'elle jugea avoir un an, ou à-peu-près, moins

que son aîné. Elle ne pouvoit se lasser de le regarder tant elle le trouvoit beau ; mais ce qui excitoit davantage son attention, c'étoit l'étonnante ressemblance entre les traits de ce petit étranger & ceux qu'elle avoit contemplés naguere avec un plaisir infini. Poussée par un mouvement dont elle n'eut pu alors se rendre compte, elle aborde cette femme & lui demande à qui appartient cet enfant. La réponse de celle-ci, loin de la satisfaire, excite encore plus sa curiosité. Cependant plus elle examine les traits de l'enfant, plus elle se persuade qu'il est le fruit de quelque amour illicite de Henri. Charmée de la beauté de l'un; sensible à tout ce qui regarde l'autre, elle imagine un expédient pour faire parler cette femme, c'est de lui mettre en main sa bourse en la priant de s'expliquer. Cet argument, le plus péremptoire de tous les argumens, joint à l'affabilité & à l'air de bonté de celle qui le fait, rend cette femme plus communicative. Elle dit à Lady

Harcourt que cet enfant passe pour le fils d'une Dame dont le mari étoit mort depuis peu, mais que dans la réalité il appartient à une Dame de qualité qui avoit eu une intrigue, dont ce petit étoit le fruit. Elle ajoute que la chose s'est passée avec tant de secret & de prudence, qu'elle n'est sue que de très-peu de personnes, & qu'on ne fait aucun doute dans le monde que l'enfant ne soit réellement né de la mere qui l'a adopté, qui est une parente éloignée de la véritable mere. Cette femme eut cependant la discrétion de ne rien *dire* de plus & de ne pas révéler le nom de la jeune Dame, quoiqu'elle se fût permis de dire celui de la mere putative. C'en étoit bien assez pour convaincre Isabelle que ses conjectures étoient justes : en rapprochant l'âge de l'enfant & d'autres circonstances qui lui vinrent alors à l'esprit, il ne lui resta aucun doute qu'il ne dût le jour à Henri & à Miss Caroline Danvers. Ce qu'on venoit de lui dire excitoit trop vivement sa curio-

fité pour qu'elle ne se hâtât pas de faire de nouvelles enquêtes ; elle donna donc ordre aussitôt à une de ses femmes d'aller dire qu'on mît les chevaux à sa voiture, & , sans perdre un instant, elle se fit conduire dans le voisinage de Hanover-squarre, où on lui avoit dit que demeuroit la Dame qui passoit pour mere de l'enfant. La démarche que faisoit Isabelle étoit délicate, & exigeoit de sa part beaucoup de ménagement & de prudence ; mais la pureté du motif qui la faisoit agir & la tendresse dont elle ne pouvoit se défendre pour l'enfant inconnu, la rassuroient. Elle trouva heureusement la Dame à la maison ; &, encouragée par l'air affable & honnête qui annonçoit en elle une femme bien née, elle entama tout de suite le sujet de sa visite. Aussi incapable de feindre que de tromper, Lady Harcourt lui raconta ingénument l'Histoire du Parc & la conclusion qu'elle en avoit tirée, ajoutant qu'elle se flattoit que sa visite ne lui

feroit pas de peine, d'autant que ni la jaloufie ni la mauvaife humeur n'y entroient pour rien, & que ce n'étoit point une vaine curiofité qui l'amenoit chez elle, mais le bien qu'elle vouloit à cet enfant, pour qui fon mari prendroit probablement le plus vif intérêt. Dès qu'Ifabelle fe fut nommée, la Dame de la maifon ne balança pas à ufer de la même candeur qu'elle, perfuadée par ce qu'on lui avoit dit de fon caractere, que fes intentions étoient telles qu'elle les annonçoit. Elle lui avoua donc franchement tout ce qu'elle étoit en état de lui apprendre de ce fecret : elle lui dit que fes foupçons étoient bien fondés, & qu'en effet l'enfant devoit fa naiffance à l'imprudence de fa parente & à la galanterie de Sir Henri. Cependant elle pria Lady Harcourt de n'en ouvrir la bouche à qui que ce fût. Celle-ci calma fes craintes fur cet article par l'affurance d'un fecret inviolable, la priant néan-

moins de trouver bon que Henri ne fût pas compris dans cette promesse. C'étoit la derniere épreuve qu'elle vouloit faire du changement de son mari : elle vouloit aussi par-là lui donner une nouvelle marque qu'il ne lui restoit pas le moindre souvenir de ses égaremens, & en même temps lui procurer le plaisir d'embrasser son enfant. En conséquence elle pria la Dame de permettre qu'elle prît avec elle le petit dans sa voiture, promettant de le ramener le soir même. Celle-ci se prêtant de bonne grace à cette demande, Isabelle retourna chez elle avec l'enfant & sa gouvernante. Durant le chemin elle ne cessa de caresser le jeune étranger, avec toute l'affection d'une mere, malgré l'envie qu'elle avoit de cacher à la domestique, combien elle étoit émue. Arrivée à son hôtel, elle emmena le petit dans son cabinet pour être libre de dire & faire ce qui conviendroit, au retour de son mari. En effet, quand

Sir Henri entra pour dîner, il trouva sa femme assise sur un sopha, avec son fils debout près d'elle & le nouveau adopté, sur ces genoux. Depuis qu'il s'étoit convaincu du rare mérite de son Isabelle, sa coutume étoit de courir l'embrasser toutes les fois qu'il rentroit. Il y alla comme de coutume. Il ne fut pas peu surpris d'abord de la trouver carressant un enfant inconnu; mais la ressemblance frappante qu'il remarqua entre ce petit & son fils aîné, lui dévoila bien vîte le mystere, quoiqu'il ne pût concevoir par quelle aventure cet enfant se trouvoit chez lui. Lors de son altercation avec Miss Danvers & de la rupture qui s'en étoit suivie, ce qui arriva quelques mois après la naissance de l'enfant, Caroline avoit éloigné son fils sans en rien dire à Henri & en avoit confié le soin à la Dame dont nous avons parlé. Henri ne sachant ce qu'étoit devenu son enfant, & ne se souciant

plus de la mere, l'affection paternelle étoit restée entiérement assoupie. Il n'en fallut pas davantage pour la réveiller dans un cœur aussi humain & aussi sensible qu'étoit le sien. Cette ressemblance lui ouvrit donc bientôt les yeux, & toutes les circonstances de son intrigue s'étant présentées à son esprit, il rougit. Ses regards inquiets fixés sur Isabelle, sembloient lui dire que veut dire cela ? Un souris de cette femme céleste dissipa sa crainte à l'instant & fut le garant que cet événement ne causeroit aucun trouble entr'eux.
„ Voici, lui dit-elle, un enfant que j'ai
„ rencontré par hasard. Je lui ai trouvé
„ une si parfaite ressemblance avec vous,
„ que je l'ai amené à la maison pour vous
„ procurer le plaisir de l'embrasser; car
„ il y a grande apparence qu'il vous tou-
„ che de près.; j'ai voulu aussi vous mon-
„ trer que je fais cas de tout ce qui vous
„ ressemble, lors même qu'il me présente
„ une preuve de votre infidélité ". Con-

vainou par ce discours que sa femme étoit instruite de tout le secret, il ne répondit à ce qu'elle venoit de lui dire qu'en la pressant contre son sein, tant il fut touché de son noble procédé. Un pareil trait n'ajouta pas peu à son amour pour elle. Isabelle, de son côté, vit avec plaisir l'effet qu'opéroit sur Henri cette preuve récente de son bon cœur, & qu'en s'occupant du bonheur de son mari, elle travailloit au sien même avec usure. Ne pouvant avouer publiquement le motif de son amour pour l'enfant, elle commença à lier connoissance avec la Dame qui en prenoit soin, & en se facilitant ainsi le moyen de le voir souvent, elle s'attacha à lui presque aussi fortement qu'à ses propres enfans.

Ainsi en suivant le penchant de son âme bienfaisante, Isabelle se faisoit de plus en plus aimer & respecter. La seule chose qui altéroit son bonheur étoit la douloureuse situation de sa sœur à qui son

mari rendoit la vie fort dure. Malgré ses imprudences sans nombre, Lady Harcourt l'aimoit toujours & voyoit avec regret qu'elle s'étoit attirée des peines qu'il n'étoit pas possible d'adoucir. Sa légéreté, l'irrégularité de sa conduite l'avoient enfin entraînée dans l'abîme du malheur, terme où aboutit infailliblement quiconque s'égare des sentiers du devoir. Elle voyoit au contraire avec une espece d'indifférence les suites des égaremens de Lady Verulam & de Miss Danvers. Dédaignées de toutes les personnes honnêtes & vertueuses de leur sexe, on les voyoit dans tous les quartiers de la ville courir après le plaisir sans le trouver nulle part. Malgré leur air de gaieté, elles étoient pénétrées jusqu'au fond de l'ame de se voir exclues des sociétés respectables dont l'approbation est la véritable pierre de touche du mérite.

Après bien des traverses, Isabelle est aujourd'hui une preuve sensible que qui-

conque est vraiment vertueux & bienfaisant est sûr d'être heureux par le sentiment de sa vertu & de sa bienfaisance, & de se concilier tôt ou tard un respect universel. La gaieté immodérée & la dissipation présentent l'apparence du plaisir; mais, si l'on écarte tant soit peu le voile dont elles se couvrent, on voit bien vite que le cœur est sans jouissances. Dans quelque rang élevé que l'on soit placé, l'on ne doit prétendre ni à la véritable gloire, ni à la faveur publique, si l'on ne se distingue par la délicatesse de ses sentimens & l'honnêteté de sa conduite. Isabelle est encore une preuve, parmi beaucoup d'autres dans notre nation, qu'indépendamment du penchant général qu'on y a à la censure & à la calomnie, on peut néanmoins s'y faire universellement respecter en marchant invariablement dans la voie de la justice & de l'honneur. Il est vrai qu'il suffit de déployer en passant quelques qualités brillantes pour exciter

exciter les applaudiſſemens & l'acclamation publique, mais ſans une vertu conſtante & ſoutenue, ces applaudiſſemens ne ſont qu'un vain bruit, dont il ne reſte bientôt plus de ſouvenir. Tel eſt au contraire le charme de la vertu, quand elle ne ſe dément point, que les libertins même ne peuvent s'empêcher de lui rendre hommage & de la reſpecter, tandis que ſes partiſans, couronnés de gloire & d'honneur boivent à longs traits à la coupe du bonheur.

Henri, de ſon côté, nous fournit un exemple que celui qui reconnoît ſes erreurs & ſe corrige de bonne heure, peut prétendre à l'eſtime publique & même aſpirer à la récompenſe décernée à celui qui ne franchit jamais les bornes du devoir. Exemple admirable ſans doute, mais qu'il eſt bon de n'avoir pas beſoin d'imiter. On ne peut être aſſez vigilant pour ne pas faire un pas hors du droit chemin, fût-on dans la plus ferme réſolution d'y rentrer auſſitôt. On fait ce que

l'on veut dans le moment actuel; mais sait-on ce que l'on voudra demain. L'air de notre atmosphere est sain aujourd'hui; peut-être dans deux jours sera-t-il imprégné d'exhalaisons mortelles. Homme présomptueux, penses-y bien, & tu auras une juste défiance de toi-même. Il est d'ailleurs si rare de trouver des Isabelles qui aient assez de douceur dans le caractere pour retirer le libertin du cloaque du vice!

Enfin, heureux de leur propre bonheur, heureux encore du bien qu'ils font à tous ceux qui les environnent, Sir Henri & Lady Harcourt recueillent les fruits de leurs vertueux efforts; la tendre union de ces deux époux, les bénédictions & les louanges bien méritées qu'ils s'entendent sans cesse donner, leur font goûter les voluptés les plus pures, dont l'ame humaine soit susceptible ici-bas.

FIN.

TDD +